

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Bourlinguer” (330 pages)

Autobiographie de Blaise CENDRARS 1948

L'écrivain suit un parcours sinueux qui le mène en onze ports d'Europe, chacun fournissant le cadre d'un récit, de dimension très variable :

- “Venise. Le passager clandestin” (p.2)
- “Naples. Une canaille” (p.2)
- “La Corogne. Le démon de la peinture” (p.3)
- “Bordeaux. La grosse galette” (p.3)
- “Brest. Cocotte en papier buvard” (p.4)
- “Toulon. Le howdah” (p.4)
- “Anvers. Faire la ripe” (p.4)
- “Gênes. L'épine d'Ispahan” (p.6)
- “Rotterdam. “La grande rixe” (p.17)
- “Hambourg. Choc en retour” (p.19)
- “Paris, port de mer. La plus belle bibliothèque du monde” (p.20).

On trouve un commentaire général (p.26).

La pagination est celle du tome V de l'édition des “Œuvres complètes” de Cendrars publiée chez Denoël.

Venise
"Le passager clandestin"

Texte de 7 pages

Cendrars décrit d'abord la vue qu'il a sur le port de Venise depuis la "Bibliothèque Saint-Marc". Puis il raconte que, le 11 novembre 1653, sur une «*tartane appareillant de Venise à destination de Smyrne*», on avait découvert un passager clandestin, «*un gamin de quatorze ans*» qui aurait été jeté à la mer si ne l'avait pris sous sa protection un Anglais. Ce Vénitien, Niccolao Manucci, allait, durant cinquante ans, avoir aux Indes la vie la plus aventureuse et la plus brillante, avant d'écrire, en français, en portugais et en italien, ses "Mémoires", la "Storia do Mogor" qui, «*tripatouillée*» par un Jésuite, le père Catrou, eut un grand succès «*entre 1705 et 1715 sous le titre de "Histoire générale de l'Empire du Mogol*», le malheureux spolié ne pouvant que «*se mourir de male rage*» avant de mourir vraiment «*vers 1717*». Cependant, son livre fut publié, en 1907, à Londres, par William Irvine qui, toutefois, coupa tous les passages jugés «*scabreux*» et, surtout, procéda sans connaître ni l'italien ni le portugais.

Commentaire

Le tableau de Venise est magistral : «*Venise. Reflets insolites dans l'eau de la lagune. Micassures et reflets glissants dans les vitrines et sur le parquet en mosaïque de la Bibliothèque Saint-Marc. Le soleil est comme une perle baroque dans la brume plombagine qui se lève derrière les façades des palais du front de l'eau et annonce du mauvais temps au large, crachin, pluies, vents et tempête.*» Mais la Venise dans laquelle Cendrars nous transporte est celle du «*11 novembre 1653*».

Il est évident qu'il fit du personnage un alter ego, puisqu'il fut un bourlingueur dont il décrivit la vie dans une immense phrase de plus deux pages (p.14-16 ; suite d'infinitifs, puis de participes présents) ; dont il ne révèle le nom qu'à la toute fin de son texte ! Et le personnage fut aussi un auteur de "Mémoires". Cependant, Cendrars attache autant d'importance à l'histoire des éditions successives du mystérieux manuscrit de Niccolao Manucci, dont on ne peut lire que sept lignes ! mais qui est présenté comme l'idéal du récit authentique posthumément dégradé par diverses réécritures, éditions et traductions. Et il se penche encore sur le cas dans une "*Note (pour le lecteur inconnu)*".

On remarque l'emploi du mot «*avatar*» (p.16) à la place d'*«avanie»*.

Naples
"Une canaille"

Texte de 5 pages

Cendrars raconte que, «*en 1891 ou 1892*», son père avait fait passer sa famille d'Alexandrie à Naples où il allait lotir «*la solfatare [terrain volcanique qui dégage des émanations de vapeurs saturées d'hydrogène sulfuré] del Vomero*». Sur le bateau, il avait été «*confié à un matelot de pont, Domenico*», un «*bon géant*» qui lui fit découvrir la salle des machines, et lui parla de Taormina, «*la ville des monstres*», en Sicile. Comme le gamin avait comploté d'aller jusqu'à New York avec lui, à l'arrivée à Naples, il se cacha ; mais, après avoir été payé par la mère, «*cette canaille de matelot*» renonça au projet. Et Freddy [le surnom de celui qui n'était alors que Frédéric-Louis Sauser avant de prendre le pseudonyme de Cendrars], qui se croyait arrivé à New York, et qui, déçu, avait essayé, tandis qu'on le portait sur la passerelle, de se faire aussi lourd que l'enfant que portait saint Christophe, puis se contenta de tomber malade.

Commentaire

Le texte fut dédié «au dégueulasse et génial CURZIO MALAPARTE, auteur de *Kaputt*, en souvenir de la Légion, en hommage au jeune Garibaldien en chemise rouge de la forêt de l'Argonne, de la montagne de Reims, et ma main amie au député des Lipari. BLAISE CENDRARS (Napolitain d'occasion)»

La Corogne **'Le démon de la peinture'**

Texte de 4 pages

«Les ports de la côte des Asturias ou de Galice [...] sont déglingués et misérables». Mais, «la troisième ou quatrième fois» que Cendrars fit «escale à La Corogne», il descendit à terre, et découvrit «cet Escurial [palais construit par le roi Philippe II] à rebours» où il fut poursuivi par des «mioches» «faméliques et teigneux». Or c'est l'endroit «où Picasso, ce Philippe II de la peinture moderne» se vit, en 1894, remettre par son père, qui abdiquait, «pinceaux et couleurs». C'était «un de ces drames secrets entre un père et un fils», que Cendrars considère analogue à celui qui l'avait conduit à se saisir «d'un couteau de cuisine», à se mettre «à bourlinguer», à ne revoir son père qu'après son amputation.

Commentaire

Cendrars indiqua qu'il s'appuya sur le livre de Jaime Sabartés, "Picasso. Portraits et Souvenirs".

Bordeaux **"La grosse galette"**

Texte de 10 pages

Devant quitter rapidement Rio en prenant le "Lutetia", Cendrars n'eut pas le temps «de changer tout ce pèze brésilien» qu'il avait gagné, et dut monter à bord avec une valise contenant «des liasses de cent billets de mille milreis». Au «garçon de cabine», il montra son argent, lui proposa de se servir, mais le prévint : «Je n'aime pas être volé». Puis il se mit en quête de son ami, Jean de Kéroual, pour l'obliger à partir avec lui, et faire «une cure à Vichy» car il était en train de dépérir du fait des «cocktails» et du «tropique». Kéroual eut beau lui opposer les affaires pressantes qu'il avait à régler au Brésil, Cendrars l'enferma dans la cabine, régla ses comptes avec un autre ami, Rodolphe, apprit qu'on lui apportait «un tigre» (en fait, un jaguar) qu'il avait promis à un garçon de café de Paris, mais dont il ne voulut pas «prendre livraison». Cependant, il dut libérer Kéroual car celui-ci lui avoua : «J'ai bouffé la dot de ma femme». Or, à l'arrivée du "Lutetia" à Bordeaux, Raymone [la femme aimée par Cendrars] était là, accompagnée de Mme de Kéroual, «un gendarme en jupon» qui attendait son mari dont elle se plaignait abondamment, mais que Cendrars prétendit ne pas connaître pour filer rapidement vers Paris ! Pourtant, «un mois plus tard», il fut de nouveau à Bordeaux pour y «réceptionner» le cercueil de Kéroual qui laissait au Brésil la firme "Kéroual & Co, Importation-Exportation, Commission" qui était «de la grosse galette en Amérique», et essayer de se souvenir de vers composés par Saloméâ, la maîtresse mulâtresse de Kéroual.

Commentaire

Cendrars commença par cette amère réflexion : «Qui n'a jamais donné un million à une femme ne les connaît pas, mais celui qui n'a jamais bouffé la dot de sa légitime ne les connaît pas non plus.»

Il rendit ce que l'attente avait de pénible par cette allitération : «*c'était long, lent, lassant*» (p.45). Il dédia le texte «à JOHN DOS PASSOS, en souvenir de la corne d'aurochs de la Valentine que nous avons fait retentir aux Eyzies... et à la MÉMOIRE de Kate.» Il aurait pu indiquer que l'écrivain états-unien était l'auteur du roman “The big money” (1936) traduit en français sous le titre “*La grosse galette*”.

Brest
“Cocotte en papier buvard”

Texte de 1 page

Alors que, au moment où Cendrars écrivait, «*Brest est par terre*», il se souvenait du combat contre les Anglais de “La Belle-Poule” [navire de guerre français qui, le 17 juin 1778, affronta pendant quatre heures, entre Plouescat et le cap Lizard, une frégate britannique], du vent soufflant rue de Siam, et d’«*un jeune lieutenant de vaisseau*» parti à Paris pour y devenir Liane de Pougy, qui fut son «*premier amour d'homme*», à l’âge de «*onze ans*». Il se plaçait à la porte de cette «*belle frégate*», rempli «*d'un trouble fait d'admiration et de consternation*».

Commentaire

En fait, c'est bien une femme, Anne-Marie Chassaigne (1869-1950) qui fut l'épouse de l'enseigne de vaisseau Joseph Armand Henri Pourpe, puis, par son second mariage, princesse Ghika, une danseuse et une courtisane de la Belle Époque.

Toulon
“Le howdah”

Texte de 1 page

Cendrars raconte avoir eu à Toulon «*un foutoir*», «*une chambre haut suspendue*» avec une «*cave à liqueurs*» où lui ou des amis venaient «*faire l'amour*» sur un divan qu'il appelait «*le howdah*» «*parce qu'il avait le mouvement et le ressort d'un éléphant qui se relève brusquement*».

Commentaire

Un howdah est une sorte de bât ou palanquin, porté par un éléphant.

Anvers
“Faire la ripe”

Texte de 20 pages

Cendrars raconte que, en 1910, alors qu'il «*faisait la ripe* [s'en allait] en Belgique», il fréquentait, à Anvers, “*Chez Julia*”, un bordel où il avait une chambre qu'il ne payait pas mais où, avec les filles, il ne se livrait qu'«aux bagatelles de la porte». Ce fut à Anvers que son «copain», Korzakow, le «*lâcha*».

1. «*C'était un marin de la mer Noire qui avait pris part à la révolte du "Kniaz Potemkine"* [lors de «*la révolution de 1905-1908*»] et qui avait déserté». Cendrars l'avait connu à Paris, dans le «*bar des faux-monnayeurs*», rue Cujas, à la porte duquel se tenait «*un accoucheur de toutes les chiennes du quartier*» qui vendait les chiots.

2. «*Au bar des faux-monnayeurs*», Korsakow était méprisé en tant qu'«escroc de mauvaise foi» et de «tricheur aux cartes», tandis qu'il était respecté parce qu'«il savait fabriquer les bombes et manier les explosifs». Cendrars s'était «adressé à lui pour déménager à la cloche de bois [sans faire de bruit, en catimini] une étudiante russe», mais il se contenta de faire le guet et d'admirer une opération «qui tenait de la pantomime et de la prestidigitation».

3. À cette époque, Cendrars était inscrit à la Faculté de médecine de Berne, mais voyageait à travers l'Europe en emportant toujours «dix caisses» de livres que, de Saint-Pétersbourg, il avait envoyées à Anvers sans avoir l'argent nécessaire pour les récupérer. Pour trouver un moyen de les acquérir «en douce», il vint avec Korzakow, «un colosse» pourtant «lest comme un gamin», «un compagnon de route du tonnerre de Dieu» qui l'épatait par «son insouciance, son appétit, son ivrognerie, son cynisme transcendental qui était comme un jet spermatique de son esprit, sa bonne humeur, son rire de géant, sa force physique, animale, sa bonne santé, son art de vagabonder», mais qui aussi, comme tous les Slaves, l'étourdissait avec sa «govoretschka», sa parlote continue.

4. Si les deux amis mouraient de faim, Cendrars commanda tout de même un grand repas dans un restaurant, puis envoya Korzakow en ville avec le livre qu'il gardait dans sa poche : une édition ancienne de Villon. Mais il n'était pas revenu alors qu'il était «cinq heures du soir».

5. Cendrars allait se trouver dans le même restaurant en 1920, alors qu'il y avait réuni des armateurs, et qu'il s'employait à dérouter des bateaux transportant des œufs et à les revendre en jouant «à la hausse», ce qui lui permit d'empocher son «premier gros fric depuis 1914». Parmi ses invités, se trouvait le père de la chanteuse Yvonne George qui lui avait «avancé l'argent nécessaire».

6. Cendrars, qui avait envoyé Korzakow chez Mandaïeff, «un intellectuel pur, qui s'adonnait aux mathématiques et avait l'amour des livres», signale «la proportion des intellectuels dans la corporation des diamantaires» d'Anvers qui «tous appartenaient à des familles juives». Il leur avait apporté des pierres précieuses «provenant du sac en 1900 de la Cité Interdite, à Pékin». Il indique que «la grande préoccupation» de sa vie fut «la lecture désordonnée» et, ensuite, son «application perpétuelle et désintéressée aux mathématiques» ; que Mandaïeff était «l'ouvrier le plus réputé de la place», comme l'était aussi sa sœur, Sephira, avec laquelle Cendrars parlait «des poètes de l'amour courtois», puis passait au «touche-pipi». Mais Korzakow «ne revenait toujours pas». Soudain, Sephira fut là qui lui annonça qu'elle et son frère ne travaillaient plus ; qui lui parla de son fiancé, Grischa, nul autre que Korzakow qui, arrivant à son tour, paya la note, fit faire «la tournée des grands-ducs» [le tour des grands restaurants et des grands cabarets que faisaient à Paris les aristocrates russes] et terminer la soirée "Chez Julia", un bordel !

7. Korzakow voulut «s'envoyer» Rij, un «monstre croupissant» qui «ne daignait se mouvoir». Devenu riche, il put «dédouaner les caisses de livres», vendre ceux-ci et devenir «le banquier» de Cendrars qui, dégoûté, avait «envie d'embarquer», mais était retenu par Ledje, «une fille» de "Chez Julia", avec laquelle il se livrait à d'amusants simulacres de luttes, tandis qu'elle était «revêche, désagréable» avec les autres clients, avant, une fois seule, de «se mettre à chanter» une chanson dont le refrain est : «De Putte suis-je et je suis putain» car Putte, c'est «un gros bourg», «dans la banlieue d'Anvers» où «les gosses boivent le genièvre dès la mamelle qu'il leur en pissoit par les yeux, et on leur remet ça dans le biberon».

8. Comme «ce salopard de Korsakow avait disparu», plaquant Cendrars «dans la purée et la mistoufle» [la pauvreté], il était devenu interprète sur le "Volturno" qui transportait des émigrants de Libau [port sur la mer Baltique] à New York et, au retour, des «bœufs américains» et des «indésirables» aux États-Unis qui étaient débarqués à Anvers. Il eut ainsi l'occasion de revoir «cette vieille Rij» qui avait reçu la visite de «M. Grischa», qui s'était marié, fabriquait du papier hygiénique à Liège et faisait fortune. Elle lui avait «confié toutes ses économies» !

Commentaire

On admire :

- Cette puissante expression : «*La faim nous giclait des yeux*» (p.68).
- Ce tableau : «*Cette eau de l'Escaut [le fleuve qui aboutit à Anvers], vineuse au soleil couchant, trouble comme une absinthe dorée, chatoyante et moirée comme si tous les alcools des bars s'étaient déversés en elle, et non le mazout et les autres pisses des bateaux qui faisaient tache d'huile.*» (p.68).
- La minutieuse précision des peseurs de perles des toiles flamandes, les pierres précieuses des diamantaires, en une étourdissante énumération.

-Ces portraits :

- celui de Rij : «*une pouffiasse, une femme-tonneau qui devait peser dans les 110, les 120 kilos. Je n'ai jamais vu un tel monument de chairs croulantes, débordantes. Elle passait sa journée et sa nuitée dans un fauteuil capitonné, fabriqué spécialement pour elle et qu'elle ne cessait d'ornementer, d'enrubanner, lui tressant des faveurs, des noeuds, des lacets d'or et d'argent, des broderies, des dentelles*» - «*toujours débraillée dans ses lainages, elle trônait là, dans cette espèce de berceau ou de quincageon, comme une truie informe dans le wagon enchanté, l'arche d'une cartomancienne, le verbe haut, l'œil rieur, les paupières lourdes soutachées de noir, entonnant d'innombrables bouteilles de bière et fumant une longue pipe en gypse qu'elle bourrait avec ses gros doigts tout saucissonnés par les bagues, les dents en or, les mollets pâles, les jambes nues, le poil lui descendant plus bas que le genou, les pieds chaussés de babouches, de cuir bleu et rouge, posés sur une chancelière qui dissimulait son urinal, le chignon monté de peignes à brillants, un miroir à portée de la main, une main de Fathma [bijou musulman] pendue au cou. Elle tenait de la mère lapine primée aux Comices agricoles et de l'idole hindoue.*» (p.76) «*Et elle se claquait les fesses et se tripataouillait les nichons, mouvant le ventre, les hanches, montrant ses cuisses, ses genoux, ses chevilles phénoménales, vous faisant mesurer le tour de ses bras, palper sa nuque, son dos.*» (p.77)

-celui de Ledge : «*une fille comme seuls la terre et le ciel des Flandres savent en produire et que seul un Memling [peintre flamand du XVe siècle] a su rendre en collant le bleu du ciel dans la peau du ventre et l'or des épis dans les tresses, les poils de ses vierges sages et de ses vierges folles, aux yeux lucides, extralucides, et qui se comportent dans la vie quotidienne comme des chiots, parfaitement stupides et sympas.*» (p.77-78)

Gênes *“L'épine d'Ispahan”*

Texte de 120 pages

Cendrars indique : «*C'est Kipling qui donne la recette dans "Kim"*», livre encore évoqué plus loin à différentes reprises (p.130, 133, 138, 141) avec cette question : «*Est-ce cela la Roue des Choses [plus souvent appelée, dans le bouddhisme, roue des existences, cercle des naissances et des morts], à laquelle les Hommes sont liés, semant le mal, selon ce que le vieux lama [sage bouddhiste] enseignait à Kim*» ; la recette est celle de la régénération obtenue par une fusion avec la nature, ce que lui-même avait fait en trouvant, «*en septembre 1906*», à Naples, «*asile dans le tombeau de Virgile*» [le poète latin dont une tradition situe le tombeau à l'entrée de la grotte de Pouzzoles, appelée «*Crypta Neapolitana*»].

Freddy revenait, lassé, de trois ans de voyages «*en Russie, en Chine, en Asie centrale*» avec le marchand Rogovine qui voulait lui «*donner sa fille unique en mariage*», ce à quoi il s'était refusé. En fait, s'il le «*plaqua*» en Perse, ce fut à cause d'*«une épine creuse»*, *«une épine d'Ispahan»*, qu'il avait acquise au grand déplaisir de Rogovine car elle cachait «*des perles de contrebande*» ; son patron l'avait dénoncé, et il avait dû fuir «*de Téhéran à travers l'Anatolie pour embarquer clandestinement à Smyrne à bord d'un vapeur du "Lloyd Triestino" à destination de Naples*» où il était monté sur les pentes du Vomero, qu'il avait connu dans son enfance alors que son père y avait lancé un lotissement

avant d'en être exproprié, mais qui, depuis, avait prospéré, présentant de «petites villas» habitées par des paysans dont les femmes allaient en ville y vendre leurs pastèques. Cendrars indique : «Il ne faut jamais revenir au jardin de son enfance qui est un paradis perdu, le paradis des amours enfantines ! Encore quelques pas, et, à un tournant du chemin, j'allais en faire l'amère expérience.»

Descendant du Voméro vers le Pausilippe, Freddy portait son «épine d'Ispahan, comme on le voit faire partout en Perse», c'est-à-dire avec vanité, et en étant heureux de posséder «trois perles merveilleuses», même s'il était «loqueteux». Il maudissait son père pour avoir voulu ce lotissement, commettant donc «le péché de Lucifer», «l'orgueil».

Il avançait «dans le paysage grandiose» en se demandant qui il était, en ayant «envie de [se] suicider», en se demandant si «les hommes sont naturellement fous» ou victimes du travail, en se disant, comme l'enseigna l'abbé Cassien, qu'ils sont «nécessairement composés» de «matière corporelle» et d'«esprit» ; qu'ils «sont tombés des rangs qu'ils occupaient dans la hiérarchie des esprits» ; qu'ils sont «charnels, vendus au péché» ; qu'il y a «des corps célestes et des corps terrestres» ; que «la communauté de l'âme avec les esprits du mal est étroite» ; que ceux-ci, dont on ne peut faire «une énumération complète», peuvent exercer «une force secrète de persuasion» en profitant «de la débilité du corps». Cendrars s'attache alors à parler des «diableries de bêtes» qu'il a vues et filmées de par le monde. Il signale que Cassien fut un Marseillais, et le rapproche de Marcel Pagnol ; qu'il se livra à une satire des «Bacuciens» ou «suppôts de l'enfer». Il se vit décrit comme «un démon» dans «la Patrologie de Migne», lue «à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, hiver 1905», comme un «vagabond», un «aventurier» par «le savant chanoine Cristiani».

Si, à Naples, il courut, il n'était «pas poursuivi» comme il aurait pu l'être par son «double», mais allait «à la rencontre de [son] enfance.»

Il reconnut «une porte bâtarde», entra, subit «un choc», comme quand, autrefois, alors qu'il était avec «une petite fille», Elena, ils devinaient une «présence». Il vit de nouveau, dans «ce coin immortel», «une maisonnette envahie par les ronces», «trois blocs de pierre d'un monument antique», «un pin millénaire». Il y creusa un «trou», comme il le faisait autrefois pour s'y allonger avec Elena.

Lassé, épuisé, il voulait «guérir», mais fit d'abord «une pleine eau» dans la mer, et remonta «avec des vivres pour huit jours» (mais, signale-t-il plus loin, en oubliant les cigarettes !). Puis, comme Kim, il se coucha «dans le jardin de [son] enfance, ce paradis perdu et, ce soir, retrouvé», Cendrars citant les vers de Baudelaire où il chanta «le vert paradis des amours enfantines». Or il indique qu'Elena fut «tuée d'un coup de feu [...] tiré par un chasseur invisible, un maladroit».

Freddy se rendit compte que, sur le tronc du pin, était clouée une planchette portant ces mots : «Tombeau de Virgile À vendre S'adresser à...»

Cela l'empêcha de s'endormir, et il pensait qu'«une seule des perles [...] paierait cent fois le prix demandé», se demandant toutefois s'il pourrait ainsi «retrouver son innocence».

Cendrars signale qu'il avait vu le même appel à la vente du tombeau «dans les journaux italiens» alors qu'il faisait «du cinéma à Rome», et «dans un journal américain» en 1943, et il estime que c'est «une escroquerie [...] montée par une banque d'aigrefins».

Il raconte qu'il passa «huit jours» près du tombeau de Virgile, contemplant, la nuit, le panorama qu'offre la baie de Naples, dormant, le jour, «d'un sommeil agité» tandis que l'envahissait «une sensation de froid» (celle dont parlèrent les sorcières se plaignant «que les étreintes de Satan étaient glacées»), ce qui lui faisait alors penser que «la cure de Kim est de la foutaise».

Il se souvient du temps où l'enclos appartenait au père d'Elena, Andréa Ricordi, «le photographe attitré de la famille royale», qui, de ce fait, sachant «se débrouiller» et étant «chançard», avait gagné «beaucoup, beaucoup d'argent». Il était «le grand ami» de son père qui «lui avait mis au point un procédé de photographie en couleurs» permettant de reproduire «l'inévitable panorama de Naples», «une série "Quo Vadis?"», «une série des "Musées"». Et Cendrars mentionne, nées de l'imagination de son père, d'autres «inventions, toutes plus ou moins géniales, mais le plus souvent chimériques», et qu'il ne menait pas à terme, affirmant : «L'argent est fait pour être remué !», la conséquence étant que Cendrars le tient «en mépris», considère que «la vie est ailleurs», s'étonne «que les gens se passionnent pour ce truc-là».

Il nous apprend que, à Naples, la famille habitait «une immense propriété» où avaient été accueillis les Ricordi, les enfants «vivant dans l'enchantedement du merveilleux jardin», tandis que sa mère et sa

gouvernante anglaise craignaient le monde extérieur qui n'apparaissait qu'avec Pascuali, le laitier qui trayait sa vache «*devant la porte*».

Freddy et Elena parcouraient «*cet immense jardin touffu [...] si heureusement mal entretenu*» jusqu'à la «maisonnette» de «*zia [tante en italien] Regula, une folle qui vivait là, enfermée*», et qu'ils espéraient entrevoir à travers «*l'emméli-mélo des tiges poilues et des grandes feuilles rugueuses*». Cendrars décrit encore les jouets qu'il avait alors, dont des toupies qu'il devait tenir éloignées de son chien, Leone ; qui le font penser à l'avion de Guynemer qu'il a connu en 1915, et à la «*forteresse volante*» qui, le 6 août 1945, a produit «*un champignon d'une monstrueuse réalité*». Et il nous dit que «*Leone est mort écrasé par un tramway*».

Il raconte que, lorsque naquit «*le prince de Naples, le futur Victor-Emmanuel III*», une réception eut lieu au Palais-Royal, ce qui donna l'occasion au facétieux Ricordi de plaisanter en prêtant des paroles amusantes à des statues de généraux, avant de faire défiler les deux familles devant les gens de la Cour, devant le prince de Naples, devant «*le petit prince du sang dormant les poings fermés, les pouces en dedans*», enfin devant «*le berceau de l'Enfantelet*» présenté «*comme la septième merveille du monde*» par celui qui l'avait photographié et qui «*se rengorgeait comme s'il eût été l'auteur ou le maître d'œuvre*» (d'où une moquerie à l'adresse de ceux qui font de même), que Cendrars estime être «*un chef-d'œuvre d'orfèvrerie*» plus étonnant par sa richesse que le lit de l'artiste de music-hall Gaby Deslys qu'il vit à Londres. Puis Ricordi les fit «*assister à la revue de la flotte [...] au défilé des troupes qui s'ensuivit [...] au fantastique feu d'artifice [...] de quoi reléguer le Vésuve dans l'ombre*». Freddy fut «*le héros de la journée*» car Crispi, le «*Premier Ministre*», l'ayant «*pris sur ses genoux*», il y fit «*pipi*», ce qui amusa Ricordi, tandis que sa mère ne «*tiqua pas*», elle qui «*ne bronchait jamais*».

Après avoir cité la définition de la vie donnée par Shakespeare dans "Macbeth", Cendrars corrobore : «*La vie est une farce, une comédie, une tragédie universelle*» où «*tous les personnages*» sont jetés «*pêle-mêle sur le tapis comme des dés au poker d'as*», annonce le destin malheureux de ceux dont il a parlé, y ajoutant Mussolini, et se montrant lui-même : «*J'écris ces souvenirs d'enfance, tapant à la machine, me barbouillant d'encre d'imprimerie, devenu écrivain, un comble ! car écrire c'est peut-être abdiquer...*» Il raconte que son père fut de plus en plus absent, tandis que sa mère «*s'adonnait à son chagrin taciturne*» ; qu'on se moquait du fait que lui et Elena étaient inséparables, heureux de pouvoir faire de «*l'immense jardin touffu*» et du «*tombeau de Virgile*» leurs terrains de jeux, de dresser des escargots. Or, un dimanche, ils décidèrent d'aller voir cette «*zia Régula*» dont ils se demandaient «*de qui elle était la tante*» ; et voilà qu'elle, qu'ils n'avaient jamais vue, «*sort tout à coup de la maison*», leur paraissant «*noiraude comme une gitane*», et les faisant s'enfuir ; Elena signala à Freddy qu'elle avait «*fait pipi comme un homme*», lui donna tout un cours sur «*les deux commissions*» chez les filles, chez les garçons et chez différents animaux, eut honte de ne pas pouvoir faire pipi debout.

Soudain, il est fait mention des «*vociférations funéraires*» d'une «*vieille servante*» des Ricordi, et d'une «*morte*», victime du «*coup de feu maladroit*» d'un chasseur ; c'était «*l'enfant chérie [...] belle comme un ange, déjà au Paradis*» : Elena. Tout un groupe fit «*cortège avec ce sens inné pour le cérémonial que manifestent les Napolitains à chaque occasion*», et voulut que le corps soit déposé dans une chapelle, ce qui ameuta une «*véritable cour des Miracles*».

Après l'enterrement de sa fille, Ricordi interdit l'accès «*au tombeau de Virgile*».

Pourtant, Freddy y est «*depuis huit jours et sans y trouver la paix*» car, «*les yeux de l'enfance s'ouvrant*», «*une lumière crue*» lui donnait une «*vision impie de sa propre vie*», et lui enlevait tout espoir.

Cendrars revient au passé, et raconte que, «*un mois après la mort d'Elena, une affreuse odeur se répandit dans toute la maison*», et qu'on découvrit finalement que cela venait «*des centaines et des milliers d'escargots*» qu'elle avait accumulés dans différents contenants, et qui étaient morts de faim.

Freddy fut confié à «*un précepteur*», un Anglais qui était «*un fieffé ivrogne*» qui lui «*enseigna le boire*», ainsi que la façon de se «*débrouiller dans la grande nature de Dieu*» car ils firent le tour de la Sicile à pied et avec un âne. Puis, tandis que les deux familles s'étaient dispersées, sa place fut «*retenue [...] à la Scuola Internazionale*». Il avait «*neuf ans*».

Cendrars déclare voir en Virgile «*une espèce de Francis Jammes*», poète que, en 1927, il était allé voir chez lui, au Pays Basque, dans «*sa propriété de faux riche*» ; qu'il découvrit en train de «*dénicher*

les petits oiseaux pour en gober les œufs avec un sourire goulu et barbouillé ; dont il décrit la «tête abîmée de vieux faune». Puis il se lance dans «un parallèle entre Jammes et Virgile» qui «ont le butor en commun». Il indique que Virgile «est resté un magicien», et que son tombeau attire «des visiteurs inquiétants» qui y font «un véritable sabbat», bien que, «durant les huit jours» qu'il y a passés pour y suivre une «cure absurde», il n'en a vu aucun. Mais, pour Pascuali, c'était un lieu «maudit».

«Au sujet de Virgile sorcier», Cendrars eut «de vives discussions avec [son] ami Gustave Le Rouge» qui, dans «*La Mandragore*», parla des «homuncules [petits êtres vivants à forme humaine créés artificiellement] du comte de Kueffstein», un «riche seigneur, occultiste ardent» du XVIIIe siècle. Cendrars «résume cette extraordinaire histoire» dont il s'était «occupé à différentes reprises», rapportant que «de véritables paroles cabalistiques» avaient été prononcées pour faire naître dix «avortons non viables» mais qui furent baptisés («Il y avait un Roi, une Reine, un Architecte, un Moine, une Nonne, un Séraphin, un Chevalier, un Esprit blanc, un Esprit rouge et l'Homme sauvage»), puis furent menés jusqu'à «leur plein développement d'adultes», furent présentés à «la Grande Loge [de francs-maçons] de Vienne» où ils répondirent à «des questions saugrenues» ; mais, comme ils firent «preuve du plus mauvais caractère que l'on puisse imaginer», «en vieillissant [ils] devinrent acariâtres» jusqu'à ce que, «un beau jour, on n'en entendit plus parler».

Revenant à son enfance, Cendrars évoque la «période de quelques semaines [...] entre la mort d'Elena [...] et le départ pour la Sicile», où il fut «abandonné» à lui-même, avec son «lourd secret d'amour» ; où, se hissant sur le mur de la propriété, il observait, des journées entières, le «grouillement du peuple» dans la venelle qu'on appelait la Calade ; où, le dimanche, il était heureux à la ferme de Pascuali qui parlait de ceux qui, «avant le photographe», avaient possédé «le clos Virgili» (dont un «monsignore» qui avait commis des «maléfices» dans lesquels Cendrars crut pouvoir reconnaître les «homuncules de Kueffstein» ; qui «cherchait à fabriquer de l'or artificiel» ; et son «fils», appelé «Il Dommatore», «un méchant sorcier» qui faisait «tourner son orgue de Barbarie», et qui, surtout, ne serait pas mort car il avait cherché «le secret de longue vie» en se servant «des enfants du voisinage qui se mirent à disparaître mystérieusement», produisant ainsi des nains, ce qui dura jusqu'à ce qu'un tremblement de terre ait «tout foutu par terre», les nains ayant été enterrés après avoir été exorcisés) ; où, cultivant son amitié avec son fils, Bépino, parce qu'il souhaitait «les accompagner un jour dans leur tournée», il lui racontait sa «guerre» avec les filles et les garçons de la venelle, guerre qu'il menait avec sa fronde, Bepino lui disant qu'il avait «tort de se mettre mal» avec eux. Or, avec sa fronde, il tua «un lépreux qui avait un trou au milieu du visage», son «deuxième et lourd secret qui [l'] a hanté durant des années, comme l'amour d'Elena... et qui s'est transformé avec les années en une étrange et horifique attirance pour les lépreux» qu'il avait pu satisfaire au Brésil.

Serait aussi un lépreux celui qu'on appelait «le Roi de la Calade», «la Salita de San-Martino» qui monte «de la ville basse à la hauteur du Voméro» à côté du funiculaire, et dont l'animation est décrite. «Vers le milieu de la Calade» se trouvait «un oratoire» où «se tenait en permanence, les yeux clos, un vieillard qui n'avait plus l'aspect humain, défiguré qu'il était par un trou rond, bleuté, noirâtre qui lui rongeait la moitié du visage», n'ayant que «deux moignons d'avant-bras taillés en bec de sifflet», recevant tout ce que des «chenapans» avaient pu voler. Freddy l'observa avec «la lorgnette d'opéra» de sa mère ; mais, un jour, le vieillard ouvrit les yeux, le vit, le désigna, et «tomba à la renverse», le jeune garçon, «saisi d'épouvante», voyant, dans «ce regard», «toute la douleur de vivre».

Pascuali affirmait que «Il Dommatore» n'était pas mort, qu'il revenait «toutes les années bissextiles», tournant «la manivelle de son orgue de Barbarie», présentant «deux petits démons, pas plus haut d'une coudée», et qu'il repartait, alors qu'avaient disparu «des jeunes hommes et des jeunes femmes» ; que «le quartier de San-Martino» était devenu «un véritable enfer».

Si Freddy n'allait jamais dans la Calade la nuit, il l'avait fait une fois avec son père et Ricordi, alors qu'une foule suivait un assassin qu'on menait vers le fort Saint-Elme pour son exécution que le photographe fit retarder pour «attendre les premiers rayons du soleil».

«*La Roue*» tournant, Cendrars a «le vertige» comme quand il conduisit «une faucheuse-lieuse dans les plaines à blé du Canada, du côté de Winnipeg», «la damnée mécanique» le faisant souffrir comme souffraient aussi les chevaux qu'il encourageait, alors qu'il s'en voulait de s'être mis «au service de Mort» en «massacrant le paysage».

Est alors cité un poème de sept vers alignant des visions disparates et étranges.

Cendrars évoque de nouveau sa descente «vers Pausilippe», «portant [son] épine d'Ispahan, comme on le voit faire en Perse», alors qu'il était «à bout», «la cure de Kim» ne lui ayant «pas réussi». Il avait «la fringale».

Or, alors qu'à Puzzoles, il mange, bois, fume, voilà que l'«*interpelle*» un homme qui avait «l'air d'un marin grec» et venait de ce qui lui semble être «une barque de l'Archipel». C'est «Papadakis, de Samos», «un homme gros, court, velu», à la «tête de pirate» qui, dans «ce sabir [...] que parlent tous les marins du Levant», lui explique que, n'ayant avec lui qu'«un Bulgare» et «le mousse, son neveu», il a besoin d'«un homme». Freddy «saute à bord» avec pour tout bagage son «épine d'Ispahan», disant à Papadakis : «Je n'échangerais pas ma badine contre ta barque et sa cargaison».

Il est apostrophé par le Bulgare auquel il répond dans sa langue, l'autre le menaçant alors de le tuer ; c'est «un sale type», «tout éclaboussé du vin» qu'il boit «avec des cris de jouissance», «comme s'il était en train de prendre le pucelage d'une fille», et «on voit se balancer son membre en forme de battant de cloche». Freddy salue le mousse : «Kallinecta, Mademoiselle», en se disant : «Dieu, quel beau gosse !». Décrivant le bateau en déployant tout un vocabulaire technique, il constate : «La barque à Papadakis avait grande allure» - «Le pont est sale et dégueulasse, maculé de vin, mais la coque est repeinte à neuf d'un bleu tendre avec un liston blanc» ; elle vogue sur «le large indigo», transportant du vin de Samos introduit en contrebande en Italie ou en France, vin qui faisait que le Bulgare «poussait maintenant des gémissements d'enfant malade», et que Papadakis fait goûter à son nouveau matelot. Comme celui-ci ose lui indiquer : «Il serait bon de profiter de cette brise et d'appareiller avant la nuit», il se fait rembarrer («Mêle-toi de tes oignons» - «Je suis seul maître à bord»), doit reconnaître qu'il n'a navigué que «sur le lac de Neuchâtel», mais assure qu'il sait «barrer», et demande de prendre le «quart de nuit».

Il fut difficile de hisser «la grande voile» tant elle était lourde ; mais, quand ce fut fait, le «beau navire» se mit «à tirer des bordées pour s'élever dans le vent et sortir du golfe». Il fallut «hisser le canot au palan» ; comme le Bulgare refusait d'apporter son aide, Papadakis le frappa, mais Freddy le menaça de son «épine d'Ispahan» («Il y a une dague au bout»), lui «porta une pointe au nombril» ; l'autre crut «avoir le ventre crevé» ; le mousse, «superbe de passion», lança «un couteau de cuisine» qui alla «se ficher tout vibrant dans le pont» ; finalement, Freddy révéla qu'il avait «une simple épine de rose» avec laquelle «on ne pourrait administrer une fessée à un ange». Et Papadakis invita à «boire le coup», ce que Freddy interdit à l'«ignoble» Bulgare. Le jeune homme se sentait «en forme», «libre», ouvert «à l'aventure».

Il devint «copain» avec le mousse tandis qu'il houssillait le Bulgare, «cette espèce d'ours mal léché et mal luné», pour qu'il prenne son «quart», ce qu'il faisait, «complètement abruti», avant de «piquer un roupillon». Papadakis faisait de brèves apparitions hors de sa «cambuse» où il fumait «le narghileh», et égrenait «le chapelet oriental» «jusqu'à l'heure de la tambouille» : «des pois chiches à l'huile» avec «un oignon cru, une gousse d'ail, six olives noires», de «belles daurades», «des flopées de sardines fraîches» qui étaient des «extra de boustifaille» ; mais il y avait aussi «des bouteilles de "résiné", de "mastic" et de "raki"». Arrivait l'heure de la sieste où le mousse, «comme honteux», allait rejoindre son oncle, tandis que Freddy s'étendait dans le canot, «ne dormant que d'un œil», l'ouvrant «au moindre frissoulis». Puis, le mousse de retour, il cherchait «à lui faire oublier sa triste condition», à lui faire savoir qu'il pouvait «devenir un homme, et un homme libre !», en se livrant à «des exercices d'acrobatie» prouvant qu'«on peut toujours rattraper son équilibre», ce que lui avait enseigné le Juif d'Anvers, Éliphas Lévy, «cette vieille crapule de floueur» qui, «à 72 ans», l'«invitait à partir avec lui faire le tour du monde» en jouant partout de «deux, trois tours de prestidigitation [...] qui amusent et étonnent les gens» car ils «adorent le merveilleux», «ce qui prouve [...] qu'il y a toujours une issue, une chance dernière». Au mousse, Freddy racontait comment Cabral avait pu, «en l'année 1500», se concilier les «sauvages» du Brésil en leur envoyant un acrobate qui les avait ébahis, et avait permis la conquête de ce pays comme ils firent celle d'autres «de la mer Blanche aux mers de Chine et du rio Negro de l'Amazonie au rio Verde du Mozambique». Il lui montrait un tour de prestidigitation, l'incitait à l'imiter, et le rendait «heureux». Les journées s'écoulaient ainsi ; on ne sait jamais «celle qui comptera» ; «mais c'est la vie» où «il n'y a que l'enfance, la tendre enfance qui brille et que l'on voudrait revivre, pour voir», la vie qui est «cette pourriture perpétuelle, cette usure continue, cette renaissance comme le feu de ses cendres, jeune phénix mystérieux, vieux sphinx sans énigme».

Cendrars parle du moment où, à «60 ans», restant reclus mais étant «maître de [sa] vie», il se sert de sa «machine à écrire» pour se «maintenir en forme et l'esprit allègre», et pour «désarticuler» le temps car «ce que l'on a pris pour désordre, confusion, facilité, manque de composition, laisser-aller» «est peut-être la plus grande nouveauté littéraire du XXe siècle», l'application des déductions d'Einstein «à la technique du roman». Il considère qu'il en a «encore pour dix ans à orchestrer les trois, quatre grands livres (des romans) qu'il [lui] reste à écrire en dehors de [ses] souvenirs personnels». Envisageant le partage entre ses «aventures en Occident» et ses «aventures en Orient» pour lesquelles, se disant «frappé par le fait historique» de l'expansion des Blancs à travers le monde (sans oublier les Russes), et constatant leur «faillite dans tout l'Orient», il voudrait se servir d'un «piano à écrire» qui lui permettrait de «mieux rendre le silence humain dans la cacophonie orientale». Il se demande dans quel état il sortira de sa «solitude d'Aix-en-Provence», ayant «70 ans», ayant besoin, pour «un voyage à Bénarès» des «services d'une infirmière diplômée», ayant «l'air émacié» ou «arborant enfin [son] vrai visage, non plus de bagarreur ou de casseur d'assiettes pour la galerie, mais de ce contemplatif qu'[il] n'a jamais cessé d'être [...] ce brahmane à rebours [...] ce boxeur qui s'entraîne en portant des coups à son ombre [...] mais qui sait aussi encaisser [revenant] battu, rossé.» Il raconte que, «en 1929, au début de la crise financière mondiale», il se sentait las, et avait refusé que fasse son portrait Picasso (dont il définit deux de ses «périodes» ; dont il décrit «l'atelier de la rue des Grands-Augustins»). Il mentionne d'autres auteurs de portraits de lui : Marc Chagall, Modigliani, Fernand Léger, Léon Bakst (sur lequel il s'étend particulièrement, avec méchanceté), Richard Hall.

«La nuit, à la barre du bateau», Freddy put «remonter le plus loin possible dans les souvenirs de sa plus tendre enfance», se rappeler «le cri de terreur» qu'il aurait poussé à «18 mois», effrayé par des «mouches qui étaient une réminiscence d'Égypte», du séjour de la famille à Alexandrie où il s'était amusé à arracher les pages de livres ou à les barbouiller, et avait été grondé par sa bonne, apprenant «que l'on n'est pas venu au monde pour s'amuser longtemps ni que l'on vit sur terre avec exubérance en toute innocence, mais qu'il faut être sage et savoir se taire», qu'il faut s'accommorder «de l'hypocrisie générale et des mensonges et des conventions de ses parents», se rendre compte que «la folie est le propre de l'homme». Cendrars se demande si on ne peut pas «retrouver des sensations prénatales» de la «vie indépendante» du fœtus dont souffrent les mères. Il se souvient avoir, à «un an», «le jour de son baptême», à La Chaux-de-Fonds, «vu le Diable dans [son] berceau, sous forme d'une boule électrique», ce qui l'a fait «hurler» et «recevoir une énorme baffe».

«Le 1^{er} septembre 1947», «jour de son anniversaire», il se demande : «Qui suis-je?». Il n'est aidé à y répondre ni par «les quelques portraits de peintres», ni par «les milliers de photographies» qu'on a prises de lui, ni par une «radiographie en relief» qu'on a faite «au lendemain d'un accident». Il préfère se juger en fonction «des sept péchés capitaux» qu'il a «tous pratiqués».

«Premier péché capital : la gourmandise». Il connaît bien la «gloutonnerie du ventre», «goinfrerie et ivrognerie qui mènent aux pires excès» : «la coprophagie» [consommation de matières fécales], «le delirium tremens» [état d'agitation avec fièvre, tremblements, onirisme et trouble de la conscience, propre à l'intoxication alcoolique], «les abus de la drogue», «la sodomie». Il indique que, pour Léonard de Vinci, «Les hommes sont indignes de leurs organes», et il aurait voulu «composer une symphonie sur le thème du "Déluge" en [s'] inspirant de ce pessimisme intégral», car il avait pensé «devenir musicien», sa «main coupée» ayant toutefois mis fin à ces «velléités» et l'ayant fait «sortir de cette ornière d'esthète où [il allait] s'enlisir à la suite des poètes et des peintres des "Soirées de Paris" [titre de la revue fondée par Apollinaire], en 1914. C'est la guerre qui m'a sauvé en me tirant de là et en me jetant anonyme parmi le peuple en armes, un matricule parmi des millions d'autres. Quelle ivresse!». Il affirme : «La vérité est dans le vin», se félicite d'avoir «bu beaucoup, beaucoup de petits verres de tord-boyaux avec l'homme du peuple dans les assommoirs à la Zola», ce qui lui a réappris «à aimer les hommes fraternellement», à comprendre que «se saouler» est, pour le prolétaire, l'expression de sa «révolte» contre un monde où «il n'y a pas de justice». Pour lui, si «le Seigneur a caché un pied de vigne» dans «l'arche de Noé», c'est qu'il «avait une intention lointaine... la rédemption, le cep de la Croix». Il a «peine à prendre la gourmandise pour un péché mortel car [il est] d'une famille gourmande [...] et [il ne peut] croire que Dieu ait distribué tant de bonnes choses à

manger [...] pour damner ou contaminer le genre humain. Il considère que «les papilles gustatives de la langue et dégustatives du palais chantent la gloire de Dieu», que de «la cuisine des hommes [...] a jailli toute la civilisation humaine», même s'il signale «la turpitude de certains mets nationaux». Il indique comment s'était manifesté le goût de la cuisine et du vin dans sa famille, son grand-père étant vigneron, son père, qui pesait 150 kilos, étant «un bambocheur» et «un gastronome avisé», tandis que «la neurasthénie» de sa mère aurait été «une gourmandise refoulée». Lui-même a «deux plats qui portent [son] nom à Sao-Paulo», et n'a jamais bu d'eau mais «tout qui se fabrique comme eau-de-vie sur la terre». Il s'est «livré à beaucoup d'excès», en particulier quand, rentrant de la guerre, il fut, pendant un an, «toujours entre deux vins», surtout avec Modigliani, et il raconte leur «plus belle saoulographie» (au Vert-Galant devant les lavandières) et le destin malheureux du peintre. Convaincu que «la pauvreté est une grande force spirituelle, à condition d'être réellement démunie de tout», il évoque l'époque où, de retour de la guerre, il resta «sept jours couché dans [sa] mansarde de la rue de Savoie», n'ayant «ni à boire ni à manger» et «attendant le miracle» qui «eut lieu» : «un bon de caisse de 100.000 francs» envoyé par une professeure de littérature de Nouvelle-Zélande qui avait été séduite par un de ses poèmes, et en l'honneur de laquelle il paya à boire à de «vieilles gaupes» [femmes de mauvaise vie] dont La Goulue, l'ancienne vedette du Moulin-Rouge au sujet de laquelle «il y aurait un livre à écrire», mais en ayant «le sens de l'être» que n'a pas l'existentialisme dont il se moque en citant Schopenhauer : «Méfiez-vous des professeurs de philosophie. Ils n'ont pas d'originalité, manquent de talent et leur école est une école de platitudes...»

Déclarant avoir «introduit le nom de certains de [ses] contemporains» parce qu'ils «sont des hommes publics», il les compare à «la brave et trop lourde tour Eiffel» qui, étant «rouillée jusqu'à l'âme», «dégringolera». Il affirme : «Écrire n'est pas mon ambition, mais vivre. J'ai vécu. Maintenant j'écris. [...] Je ne suis qu'un con. [...] Je voudrais savoir qui je suis?...» De propos exaltés mais confus, il semble qu'on puisse dégager qu'il voit en l'écriture «un redoublement de vie, une explosion, un éblouissement, un grouillement». Il se rend compte que vouloir parler des «péchés capitaux», c'est affronter une «broussaille vivace passionnément enchevêtrée» ; que «l'arbre généalogique du pullulement des mauvaises actions [...] est une forêt», un «emmêlement», un «fouillis» comme celui dont «un bagnard dans les marais du Maroni» [en Guyane] doit se dégager pour tenter «la belle» [l'évasion qui réussit]. Il «a pratiqué tout cela, tout cela, car tout cela c'est la vie». Mais, n'ayant «pas le temps», il «renonce à [son] projet d'analyse».

Pourtant, il déballe son «balluchon» :

«Deuxième péché capital : la luxure». Affirmant avoir toujours le «même cœur pur», Cendrars, pour être «charitable» à son égard, adresse à «la dernière venue» [des femmes qu'il a aimées] deux textes de Nerval (sans le nommer), et jette «au fond du puits la petite clé d'argent de la chambre noire de Barbe-Bleue où sont serrées les chères victimes» qui «se réveilleront toutes avec le sourire le jour du jugement dernier».

«Troisième péché capital : l'avarice». Elle serait «l'origine morale de toutes les maladies du corps», et, comme les médecins sont en proie à «l'amour de l'argent» et «des distinctions», «il n'y a donc pas d'espoir possible ni de rémission. Le capital prolifère comme le cancer en portant des intérêts».

«Quatrième péché capital : la colère ». Cendrars se plaint de «l'apathie générale» qui fait que «la guerre et les assassinats sont automatiques», s'accuse d'avoir «tué» comme l'ont fait «des milliers de gens», dénonce l'«hypocrisie» du «Seigneur des armées» et de «ses prêtres».

«Cinquième péché capital : l'envie ou la vaine gloire» : Cendrars l'attribue à «Monsieur tout le monde» qui «ne se distingue et ne se particularise en rien». Lui-même fait partie des «libres citoyens du monde».

«Sixième péché capital : la paresse» : Cendrars évoque le repos pris un jour d'été, qui est «le contraire de la lutte avec l'Ange» [celle, dans la Bible, de Jacob, devenue le symbole de la lutte de l'individu avec sa conscience], et permet la «contemplation».

«Septième péché capital : l'orgueil» : Cendrars décrit «un pur-sang en liberté» qui lui a «donné du fil à retordre», et parle des employés qui l'ont compromis et ruiné, lui qui était «le propriétaire du cheval» et d'une «100 HP» [voiture dont la puissance était de 100 "horse-power", 100 chevaux-vapeur], qui se réjouit de «ne plus rien posséder que [sa] plume», qui fustige «orgueil et vanité».

«Et la tristesse [...], ce huitième péché capital et le seul mortel», le «remède» étant «la prière» alors que «personne ne sait plus prier», que lui-même n'a «pas été touché par la grâce», et estime que les formules de l'époque sont «une prière à rebours... une litanie laïque». Mais il se reprend : «La vie n'est pas un dilemme. C'est un acte gratuit. Et l'action libère.» Et il admire «les novices» qu'il vit, «dans le cloître de Saint-Maximin», s'amuser avant de «s'abîmer dans la prière», «leur Révérend Père» tenant «le maquis» [des résistants français aux occupants allemands] alors que lui-même avait vu des «Boches» qui lui semblaient devoir subir le sort de «la grande horde des Teutons» massacrés par Marius [général romain, vainqueur en 102 av. J.C.] «au pied de Sainte-Victoire» [montagne proche d'Aix-en-Provence], ce qui lui fit «déboucher une bouteille».

Sur le bateau de Papadakis, Freddy, «étant à la barre», avait des «visions» qui provoquaient sa «panique» devant «la profondeur incommensurable de la nuit». Il réveillait alors le mousse qui lui parlait de sa «marina» et de la raison pour laquelle il l'avait quittée. Freddy remontait «le plus loin possible dans les souvenirs de la plus tendre enfance», et découvrait «la lueur intermittente de la conscience qui palpite comme une étoile perdue et qui cligne et vous envoie peut-être un message». Cendrars signale que son poème, "Le ventre de ma mère", témoigne «de l'activité de la conscience chez un fœtus» ; que «la mémoire obscure est une frange qui ronge la matière grise».

«Généralement, Papadakis faisait son apparition deux, trois heures avant l'aube» pour maintenir la «direction» qui semblait mener vers Gênes, Freddy ne pouvant rien lui demander car il «n'était pas causant», se méfiait de lui car il s'était opposé à lui «pour un chien de Bulgare», le soupçonnait d'avoir «fait un mauvais coup», se demandait «ce qu'il était] venu faire à bord de [sa] barque». Cependant, «le patron» lui apprit que, pour sa contrebande, il «débarquait directement dans les bureaux des fonctionnaires, à compte à demi». Il l'interrogea sur son grand-père qui, «pour [ses] dix ans», lui avait «fait construire» un bateau parce que, «de tous ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants», il était «le seul à pouvoir lui adresser la parole et lui demander et obtenir tout ce qu'il voulait» du fait que, ayant été mis «sur le dos d'un coursier de son écurie», il n'était pas tombé, comme l'avaient fait tous les autres enfants. Freddy, ayant demandé à Papadakis ce qu'il était «venu faire dans la vie», le rassura aussitôt : «Il n'y a pas de réponse» ; mais ajouta : «Heureusement que l'on peut toujours en sortir !»

Une nuit, il se souvint d'une tragédie maritime, la mutinerie de marins avinés, dont il aurait voulu tirer une nouvelle. Survient alors une réflexion sur les femmes qui sont qualifiées de «sacrée variété de vermine», dont sont mis en doute leur rôle «sur terre», leur appartenance au «genre humain». Une «autre nuit», le bateau fut «encalminé, par le travers de l'île d'Elbe» alors que venaient «crever» à la surface de la mer «des millions de globules» nauséabonds ; cela «sentait la mort», et le Bulgare, «ivre-mort», «insane», se fit encore plus menaçant, et raconta la longue histoire de Boris, son «maître», et d'Oleg, «le meilleur ami de [son] maître», de la rivalité de ces deux lieutenants poètes pour conquérir la même femme, leur duel où Boris «eut le nez emporté», et chargea son cocher, lui-même, de le venger et de ne pas revenir, ce qu'il fit cependant, soulevant sa fureur.

Cendrars raconte comment, «des années et des années plus tard, dînant un soir chez Max Hyène [...] le grand ingénieur», celui-ci lui proposa du vin de Samos dont il avait «cinquante bouteilles» venant «de la réserve personnelle du Sultan», et qu'il n'avait pas bues. Or on n'en apporta pas à Cendrars car le «butler» [le majordome] avait «pris l'habitude d'en boire une bouteille tous les ans», et était «au service de Monsieur depuis cinquante et un ans».

Arrivant «à destination», Papadakis se montrait «nerveux» et «irritable». Cendrars déclare se sentir coupable d'avoir «fait servir au Roi de la Calade du lait [...] avec l'arrière-pensée de [se] débarrasser de lui», d'avoir «commis un crime», culpabilité dont il n'aurait pu se délivrer qu'en se «suicidant», cette «familiarité avec l'idée de la mort» ayant «forgé ce caractère sauvage, indépendant, rétif [...]»

révoltant pour les autres», «les femmes» moins que les hommes. Et il raconte que cela s'était passé un jour où, faisant «la tournée du quartier» avec Bépino, qui, «devant chaque porte», trayait la vache ou les chèvres, il se trouva «en plein cœur du pays ennemi», «dans la ruelle malfamée» ; devant «le lépreux» et «son trou horrible tout palpitant au beau milieu de son visage», il se mit «à trembler», mais lui fit porter par Bépino sa «casquette débordante de lait écumeux», et il «détala», «ayant juste le temps d'apercevoir le vieux lépreux tomber à la renverse». Après quoi, il n'eut «plus peur», sachant «le vieux sorcier vulnérable». Plus tard, vinrent «l'angoisse», l'entrée «dans un monde de rêves insensés, d'affabulations, de raisons déraisonnantes, d'actes gratuits, d'épreuves de forces mensongères, de voyages inutiles en risque-tout» qui l'ont muni «d'un sang-froid imperturbable dans les drames». Freddy lança : «Patron, les Alpes !» ; il avait vu «le Mont-Blanc ou le Mont-Rose» ; mais Papadakis pensait plutôt que c'était «la barre du jour». Or, le lendemain, ils pénétrèrent «dans le port de Gênes».

Ils s'amarrèrent «au fond du bassin». La conduite de Papadakis parut «suspecte» à Freddy qui conseilla de «foutre le camp» comme il allait le faire, au Bulgare et au mousse qui ne put s'y décider. Un matelot irlandais d'un bateau voisin indiqua : «Il y à Gênes un orchestre de femmes», et les y guida, tout en chantant une «chanson natale». Dans une brasserie qui fit «rigoler» Freddy car c'«était encore une de ces fameuses affaires» de son père, ils découvrirent cinq femmes, et il remarqua «la grâce alanguie» de la violoniste qu'il appela «Fil de Fer» et qu'il eut «sur les genoux» quand elles vinrent à leur table. Si «la grosse mémère» qui les dirigeait s'y refusa d'abord, le concert terminé, ils se retrouvèrent, «femmes folles, matelots ivres», dans l'hôtel de celles-ci pour «une orgie sonore et bruyante qui devait durer huit jours, quinze jours, trois semaines, un mois», et que paya la plus belle des perles que contenait «l'épine d'Ispahan», tandis que les deux autres furent «montées en boucles d'oreille» offertes à «Fil de Fer» pour qu'elles lui «portent bonheur». Freddy prit «le train de Paris», tenta sa chance à Monte-Carlo, reprit le train, son «épine étant creuse, ses poches vides, comme [son] cœur, comme [sa] tête».

Cendrars avoue être incapable de se souvenir du «vrai nom de la môme Fil de Fer», «une fille qu'[il a] aimée».

«De plus en plus en proie à la poésie», il déchirait ses «poèmes au fur et à mesure qu'[il] les écrivai[t]». Il mentionne les différentes sortes de voyageurs qui montèrent dans le train, étant ému par une «jeune femme» donnant «le sein à son enfant», lui-même ayant «eu comme sein le bout noir d'une fellah d'Egypte» dont le lait lui aurait instillé «le goût de la mort antique». Il arriva à Paris, et Cendrars pense à «tous ces jeunes gens inconnus qui viennent conquérir» la ville, concluant sur ces mots : «Ce n'est pas de la littérature, c'est la vie. Ma vie. Leur vie. Notre vie à tous. "De profundis"».

Commentaire

Ce texte, qui est le plus long de l'ouvrage, qui en représente à lui seul un tiers, qui est son chapitre central et culminant, aurait pu, à lui seul, constituer un livre, du fait aussi de son extraordinaire densité. Or il est suivi de cinq pages de notes en petits caractères où, en particulier, Cendrars revint sur ses souvenirs de son enfance à Naples (indiquant que «la mémoire d'un enfant n'est pas une synchronie» ; qu'ont pu se produire «un décalage dans le temps», un «embrouillamin chronologique» ; que ces «souvenirs d'enfance ont formé une cristallisation [...] autour d'un fantasme»), où il donna son «portrait astrologique» ; où il célébra Gérard de Nerval.

L'abondante matière de ce texte aurait pu être séparée entre la partie concernant le séjour à Naples (en l'ajoutant au texte précédent consacrée à ce port) et la partie concernant la navigation vers Gênes.

Cela aurait été d'autant plus nécessaire que Cendrars, ne se contentant pas de récits (pleins de surprises, d'allers et retours, de répétitions), se répandit en :

-De multiples souvenirs dont la véracité reste incertaine : il est sûr qu'il passa une partie de son enfance à Naples, entre 1894 et 1896, dans le quartier alors encore populaire, campagnard et peu urbanisé, du Vomero ; mais il n'est pas sûr que son père y ait lancé un lotissement, ni qu'il y ait connu Elena, en laquelle on peut plutôt voir une transposition de la réelle Hélène russe (ici, Lénotchka?) dont il avait été amoureux à 16 ans, et dont il aurait provoqué le suicide ; à l'en croire, en 1906, alors qu'il

avait vingt ans, il serait revenu de longues pérégrinations avec le marchand Rogovine, pour s'échouer à Naples avec l'épine d'Ispahan qui est le symbole de la liberté qu'il ne cessa de revendiquer ; enfin qu'il se soit engagé comme marin sur la barque d'un contrebandier en vin, se faisant thérapeute auprès du mousse et même du Bulgare, relèverait de la fiction. On peut penser que Cendrars proposa un récit mythe-biographique de son enfance et de son adolescence.

- De multiples anecdotes parfois vraiment accessoires comme l'histoire du Bulgare.
- De multiples réminiscences littéraires (Kipling, Virgile, Nerval ["Gênes" aurait sa clé secrète dans le second quatrain de son poème, "*El Desdichado*"], le déploiement d'une érudition qui ne manque pas d'impressionner : on découvre des anecdotes historiques originales et parfois saugrenues, mais parfois aussi de superbes pépites ; dans certains cas, on ne sait plus si elles relèvent de la fiction ou de la réalité (exemple : les homoncules de Kueffstein).
- De multiples appréciations de sa famille (son grand-père et son père prennent des proportions de héros d'épopée) et de sa propre personne (avec à la fois une vantardise et une autodérision qui sont toutes deux des expressions de son extrême narcissisme : on remarque qu'il se qualifie à nouveau de «*brahmane à rebours*» ou de «*phénix*», allusion voilée à son pseudonyme).
- De multiples réflexions sur :

-les possibilités du souvenir (« *Ne peut-on remonter plus loin, plus haut encore, franchir le seuil de la conscience embryonnaire et retrouver des sensations prénatales, au moins une, qui s'est inscrite à force de répétition, car le fœtus est déjà un être vivant à partir du troisième, du quatrième mois de son incubation [...]?* (p.162-163) ;

-les femmes, non sans ambiguïté puisqu'on trouve, d'une part, la déclaration d'une misogynie absurde et ridicule citée plus haut, et, d'autre part, des élans de commisération et de tendresse ;

-la société (des dénonciations des injustices, de la guerre) ;

-la vie, l'être humain avec, en particulier, le retour sur le thème de Kim (sa «cure» qui devait permettre à Freddy de reprendre des forces, mais qui ne put le régénérer parce qu'il était un être impur, travaillé par ses démons, ne trouvant pas le repos, et lui fit faire face à ses démons, envisager son rapport à l'existence et à la mort) et de «*la Roue des Choses à laquelle les Hommes sont liés*».

-De multiples indications documentaires (on peut douter que celle sur Cabral, découvreur du Brésil, ait pu être donnée par Freddy, avant que Cendrars ne se soit rendu dans ce pays !).

-De multiples digressions parfois oiseuses (celles sur Francis Jammes et sur Éliphas Lévy).

Mais celle qu'il introduit à peu près au milieu du texte est importante puisque, se rendant compte de la grande liberté de sa composition du texte, il entreprend de la justifier en proclamant que, «*dominant le temps*», il avait «*réussi par le désarticuler, le disloquer et à glisser la relativité comme un substratum dans [ses] phrases pour en faire le ressort même de [son] écriture, ce que l'on a pris pour désordre, confusion, facilité, manque de composition, laisser-aller alors que c'est peut-être la plus grande nouveauté littéraire du XXe siècle que d'avoir su appliquer les procédés d'analyse et les déductions mathématiques d'un Einstein sur l'essence, la constitution, la propagation de la lumière à la technique du roman !*» (p.157 ; on peut douter de la pertinence de ces arguments, et signaler que le texte n'est pas celui d'un roman). Et il ne se contenta pas de bouleverser la chronologie des événements du passé, il fit partie de ce que lui inspirait les événements survenant au moment où il écrivait.

C'est ainsi que le texte nous entraîne dans un tourbillon fantastique. Dans cette immense logorrhée défilent les mots les plus recherchés, les mots les plus techniques (en particulier, ceux de la marine) et les mots les plus crus, certains parfois étant même hasardés (il faut signaler la mauvaise conjugaison du verbe «fouir» : «*Je fouisse*» (p.95) devrait être : «*Je fouis*»). Surtout, Cendrars nous offre :

-Des tableaux

- Les uns sont pittoresques : «*Je contemple la mer laiteuse, le ciel argenté par un doux clair de lune, les lumières éparses de la ville qui clignotent, la masse estompée du Vésuve que je vois en transparence dans ses fumerolles comme un grand Bouddha assis dans son artichaut et comme voilé par les effluves des jardins nocturnes et des vignobles qui l'encensent, et de l'autre côté du golfe en forme de fleur de lotus je lui fais face et le contemple, l'esprit perdu dans le ciel dont le crépuscule de l'aube efface une à une les étoiles, un point dans l'invisible, moins que rien.*» (p.97-98) - «*L'inévitale panorama de Naples, la mer bleu perroquet, le ciel bleu noir, le Vésuve couleur chaudron avec des*

traînées de feu surajoutées d'un coup de pinceau trempé dans du vermillon ; il y avait aussi une vue de nuit avec des explosions d'obus sur les flancs du volcan et un panache de fumée de locomotive traînant sur la mer et brouillant la lune assombrie, d'un saisissant effet !» (p.99) - «Les poules picoraient autour de nous. La terre sentait bon. Il avait fait chaud tout le jour. Des poivrons enfilés sur une ficelle séchaient devant la fenêtre ouverte de la salle commune et tout autour de la ferme bruissaient les longues tiges des maïs dans la brise du soir qui venait de la mer. On entendait Caroline, la vache, broyer des cannes fraîches à l'étable.» (p.127) - «Le soleil avait fait le grand plongeon. La mer était verte et incarnat. La frange du ciel d'un éclat diamantin à l'ouest et sa calotte d'un bleu de plus en plus sombre et presque noir à l'orient. La nuit montait de la terre embrumée. [...] Les premières étoiles scintillaient et l'étrave bavardait, chantonnait, fendant l'eau.» (p.151-152) - «On a les yeux mangés par les ténèbres [...] On a des visions ; on voit des voiles fantomatiques à bâbord et à tribord [...] Si on lève les yeux au ciel, non pas tant pour y chercher sa route que pour se détourner des phantasmes nocturnes et des apparitions décevantes, c'est comme si l'on fourrait sa tête dans une fourmilière, tellement les étoiles grouillent et que cela pétille [...] quand la lune se lève, les féeries, les mystifications du clair de lune, sa clarté trompeuse et les jeux des brumes qui montent de l'eau et s'évanouissent en tourbillonnant. La brise murmure entre haut et bas, les voiles chuchotent, le gréement siffle dans le vent quand la mer moutonne, la barque palpite comme un cœur lourd.» (p.180-181) - cette évocation du bateau dans la nuit : «Les ombres perpendiculaires faisant cyprès évoquaient un petit cimetière musulman sous la lune, la grande voile comme le dôme renflé du tombeau d'un émir ou la coupole d'un marabout. Et abandonné comme au milieu des décombres, le Bulgare, étendu comme un mort boursouflé, le réseau du gréement nattant son corps de cordes, de noeuds et de mailles indécises et l'ombre portée de la pomme du mât tombant à pic sur son visage bouffi, tranchante, lui dessinait un masque, un loup étroit qui lui descend des arcades sourcilières en pointe jusqu'au menton, découvrant les joues enflées, les pommettes enduites de lune qui saillent, et je ne puis détourner les yeux de ce triangle noir, à l'emporte-pièce, qui me rappelle le trou lingual du lépreux qui me faisait si peur, le vieux Roi de la Calade que j'ai tué à neuf ans et dont le faciès horriblement ravagé et le calamiteux regard ne s'effaceront probablement jamais de ma mémoire. / Et voici que l'ivre-mort bouge [...] et, voyant que personne ne vient à son aide, comme Lazare entravé sortant à cloche-pied de son tombeau, m'arrive droit dessus [...] je crois bien que si l'insane m'eût étranglé je me serais laissé faire tant sa venue était macabre et les quelques pas qu'il avait pu parcourir en titubant sur le pont [...] étaient cauchemardesques, dans un monde monté d'un cran, machiné, où les velléités sont les ficelles du Grand-Guignol, la barque transportée dans une mise en scène truquée, les voiles battantes, et le grand éclairage nocturne comme celui du théâtre.» (p.187-188).

-D'autres sont très animés, dont ceux de la Calade : le «grouillement du peuple» décrit en deux pages magistrales (p.128-130) ; dont la liste de ce que des «chenapans» avaient pu voler et qu'ils apportaient au «Roi de la Calade» (p.136-137).

-Certains sont terribles : celui des homuncules de Kueffstein (p.124-126), celui des lépreux du Brésil (p.132-133), celui du «Roi de la Calade» (p.137-138)

-Ces hallucinations et ces délires : «Ô Néant, bouche de l'anus, rose des acarus, fleur écarlate des boyaux et des intestins, grouillantes hémorroïdes, boucles, noeuds, serpentins, vermicelles, sanglant macaroni, sauce tomate, vomissure par en bas, serpent qui se mord la queue, s'avale, s'aspire, se vide, se remplit le ventre de vent, s'enfle, souffle, s'essouffle, cornemuse, cascade refoulée, zéro, zéro !» (p.98) - «Je vis à l'avant de la barque le vieux marquis napolitain donnant la main à Elena, qui tendait l'autre à Lénotchka, la douce lycéenne pendue à Viborg l'année précédente, et la jeune étudiante me faire signe... et je me suis vu aller les rejoindre, une fleur rouge à la tempe et un revolver fumant à la main... me mêler à leur ronde... entre les vagues...» (p.194).

-Cette dénonciation de la bombe atomique qui produisit «un champignon d'une monstrueuse réalité : éclair, nuages, fumées, vent, explosion, pluie diluvienne, flammèches, mort par désintégration, radiation, irradiation, mort continue, mort lente, lèpre et chancre, plaies, brûlures, crevaisons. [...] D'un seul coup 150.000 êtres humains volatilisés en une fraction de seconde. [...] Et tout autour du point de chute, sur une vingtaine de kilomètres à la ronde, 150.000 autres, gisant comme des toupies sur le flanc. Pompéi, Hiroshima. Quel progrès ! On appuie sur un bouton... Et pour un coup d'essai, cela

n'est pas mal et cela promet. Il paraît que l'on fera mieux la prochaine fois. Bravo ! Mais Franklin D. Roosevelt, champion de la Démocratie et de la Paix, ne savait-il pas qu'il serait damné et maudit par les peuples pour avoir ordonné, encouragé et financé "ça" ? C'est bien l'acte d'un paralytique qui se sent, le cerveau foudroyé, basculer la tête en avant de son fauteuil à roulettes dans son tombeau de famille et qui veut se raccrocher à n'importe quoi et qui entraîne tout avec soi.» (p.104-105).

-Cette moquerie générale : «*Vanité des vanités, tous les photographes se prennent pour des créateurs, comme le droguiste pour un savant, le pharmacien pour un médecin, l'infirmier pour un chirurgien, le marchand de couleurs pour un peintre, le souffleur pour un artiste, le libraire pour un écrivain, l'éditeur pour l'auteur immortel des ouvrages qu'il publie, et un Stokowski ou un Toscanini pour Beethoven lui-même ! mentalité stupide qui date du début du XIXe siècle, que Stendhal et Baudelaire ont été les premiers à dénoncer en daubant Franklin et l'américanisme, enflure qui prend les proportions et la virulence d'un cancer et qui étouffera le monde moderne si le machinisme et les techniciens ne l'ont pas avant foutu par terre en le sapant par en bas.*» (p.108).

Rotterdam
"La grande rixe"

Texte de 16 pages

Cendrars indique : «*Toutes les capitales du monde ont leur jour de liesse ou leur nuit de folie*», et il en dresse une liste, avant de parler de sa descente du "Volturno", le bateau qui transportait des émigrants vers New York qui avaient souffert de la traversée d'une Baltique glaciale. C'était à la «veille de Noël» dans «*un des ports les plus maussades et les plus noirs qui soient*», celui de Rotterdam qui connaissait la «*purée de pois*» du dégel. Son ami, Peter Van der Keer, «*l'écrivain du bord*», l'invita à venir fêter chez sa sœur. Ils traversèrent «*le Jordaan, le vieux quartier aux rues chaudes*», avec ses étals de charcuterie, ses estaminets, ses «*costauds*» et ses «*fortiches*», ses groupes de matelots ; ils passèrent près de «*baraques foraines plantées en bordure*» de la Meuse, près de «*prostituées au repos et tout de même à l'affût*» ; ils prirent un tramway qui les mena dans les faubourgs ; enfin, alors que «*l'ouragan aboyait de furie*», ils arrivèrent «*en plein polder*» [étendue artificielle de terre gagnée sur l'eau], à une «*hutte*» pleine d'enfants, au moment où «*Hanna était en train d'accoucher*». Cendrars conversa avec les enfants, puis leur distribua «*les joujoux*» apportés par Peter et le «*carton de confiserie*» qu'il avait acheté, sans toutefois parvenir à les y intéresser. L'accouchement étant «*atroce... épouvantable*», les deux visiteurs s'enfuirent «*comme des voleurs*», Peter étant «*en colère*» contre «*le mari de Hanna*» qui était «*une brute*».

Dans le "Middernacht's-Tango", un restaurant de «*ce vieux quartier malfamé du Jordaan*», les deux hommes dégustèrent «*un vrai gueuleton de Réveillon*». Le restaurant était aussi un «*dancing*» où, les étages recevant des gens de différents niveaux sociaux (mais tous d'*«épais Hollandais*», *«gros mangeurs*», des *«patapoufs*» *«lourds et démodés*»), l'orchestre, *«kiosque à musique baladeur*», se déplaçait de l'un à l'autre dans un ascenseur. Or «*la grande rixe traditionnelle de Noël éclata soudainement comme un coup de tonnerre*», les deux amis y participant car Cendrars «*adorait la bagarre et aimait se tabacer [sic] à l'époque ; j'étais jeune, c'était en 1911, j'avais 24 ans*», mais sa tête fut «*enflée et enveloppée d'un pansement*», tandis que Peter «*devait manifester sa révolte contre les injustices de la vie*», et se retrouva avec «*les deux poignets foulés, sinon démis*». Cendrars prétend ne pouvoir «*rien dire de l'origine d'une rixe*», mais allègue pourtant qu'*«il y avait eu de l'orage dans l'air*», que «*la saoulographie des marins est inhumaine, monstrueuse*», que «*c'est la misère des hommes qui veut ça et qui les pousse avec mégalomanie. C'est irrésistible et irréfrénable. Les individus n'y sont pour rien. C'est tout ce que l'on peut en dire.*» «*La rixe sans nom avait éclaté*» à la minute de silence marquant «*la Nativité*» par un incident dans le restaurant : «*Quelle fête ! Alors retentit un rugissement énorme et la bagarre générale de se déclancher [sic].*»

Commentaire

On admire :

-Cette description : «*Le fameux quartier réservé*» est empreint de «*l'odeur cancéreuse du canal*», et ses estaminets laissent échapper «*les quintes de toux convulsives des pianolas automatiques [...] les crises sonores de coqueluche des orgues pneumatiques [...] les lamentations enrouées des orgues de Barbarie*». (p.212).

-Cette hyperbole : «*La saoulographie des marins est inhumaine, monstrueuse, histrionne, spectaculaire et pousse au néronisme [la volonté de destruction manifestée par Néron incendiant Rome?]*» (p.222).

-Ce tableau de la rixe qui est véritablement épique, homérique : «*Les tables s'effondraient dans un grand bruit de vaisselle, les chaises volaient, un lustre s'abattit sur la tête des gens, les glaces, les miroirs éclataient d'un rire hysterique, fracassés par les pots de fleurs qui tapaient dedans, lancés comme par catapulte. Les femmes piétinées hurlaient de terreur. Les dressoirs, les dessertes cascadaient et je ne sais comment je me trouvai tout à coup porté dans la rue, déjà en pleine révolution, les lampadaires démolis, les becs de gaz renversés, les vitrines défoncées, les devantures pillées par toute une vermine de gosses qui arrivaient à fond de train par toutes les ruelles, et nous fûmes happés, Peter et moi, par une colonne de marins qui remontait la rue principale et à laquelle se ralliaient tous les pauvres types portant défroque de navigateur, bleu de chauffe, bonnet, vareuse, bottes gommées, ciré huileux, qui s'échappaient des bordels et des estaminets du quartier et sur qui tapait toute la population du Jordaan. Donc la rixe n'était pas née de l'incident du restaurant, tout le quartier du port était déjà en effervescence et mis à sac. On marchait sur du verre pilé. Il n'y avait plus de vitres aux fenêtres. Les portes étaient défoncées. On se servait de leurs montants comme de battoir ou de massue. On s'assommait. Tout le long de la colonne qui progressait sous la huée des putains qui nous bombardaient des étages avec tout ce qui leur tombait sous la main dans les chambres, pots à eau, poubelles, fers à friser, flacons de parfum, fers à repasser, pots de chambre, nécessaires de toilette, seaux à charbon, disques de gramophone, bouteilles de mousseux, ce n'était que distribution et échange de coups. En tête et en queue de colonne les mecs du Jordaan nous barraient la route et les mecs étaient durs. On n'avancait que pas à pas. Il y eut des reflux et plusieurs fois nous fûmes refoulés dans des ruelles latérales, cependant que le populo s'ameutait et que loin de se fondre le nombre des bagarreurs grossissait à vue d'œil dans les deux camps. À un moment donné je me trouvais en pointe devant un mur de poitrines qui barraient la rue et je fonçais avec méthode la tête en avant dans le ventre de nos adversaires, forant mon trou, cependant qu'à ma droite, Peter cognait dur des deux poings, visant consciencieusement les mentons et, qu'à ma gauche, un inconnu, un grand matelot américain, armé de deux fragments de disque ramassés sur le pavé et tranchants comme des rasoirs, faisait des moulinets avec ses grands bras, tailladait des visages, fendait des nez, entamait des joues, coupait des oreilles. Le sang pissait de ces vilaines balafres. On reculait devant l'escogriffe. Et c'est alors seulement que les couteaux furent dégainés, que les revolvers se mirent à claquer et qu'il y eut de la débandade. / Le plus dur fut de conquérir le passage d'une passerelle, donnant sur une des grilles du port, de l'autre côté d'un canal, et où la bataille fut particulièrement sanglante et que nous n'aurions, je crains, jamais réussi à gagner tellement la mêlée était inextricable à cet endroit et dégénérerait en tuerie si, tout à coup, un piano n'était venu tomber au milieu de nous, venant d'un troisième étage et creusant un vide, dont nous serions profiter, Peter et moi, pour franchir cette maudite passerelle jetée sur le canal et escalader les grilles du port qui étaient fermées comme de bien entendu, suivis d'une bande de lascars qui couraient avec nous et qui n'apparteniaient pas à notre bord. Le bateau était sur le point d'appareiller, nous nous étions donc battus plus de trois heures.*» (p.223-224).

Le musicien qu'était Cendrars tint à souligner le tintamarre produit par «*un piano venant se fracasser au sol, tombant d'un troisième étage*» : «*Mille chats qui miaulent dans la nuit faisant l'amour sur le rebord d'un toit ou mille chattes en chaleur menant leur sarabande parmi les gargouilles sur la façade d'une cathédrale n'existent pas et ne comptent pour rien par rapport à un piano dont toutes les cordes se rompent d'un coup en faisant éclater le ventre de la caisse de résonnance et miaulent en arpège toutes les notes, du grave à l'aigu et de l'aigu au grave. C'est aussi assourdissant mais exactement le*

contraire que le "boum !" d'un coup de canon parce que l'explosion d'un piano reste malgré toute inscrite dans une échelle harmonique.» Et seul son «bon ami Rubinstein» [Arthur Rubinstein (1887-1982), l'un des plus grands pianistes du XXe siècle] lui paraissait capable de «faire réentendre ce piano providentiel.» (p.224-225).

Dans une note, Cendrars s'épancha : «J'ai trop vécu. / Mais je veux vivre encore l'entrée de l'actuel, du nouveau moyen-âge et ne pas rater l'époque atomique. J'ai même retenu ma place dans le premier train en partance pour la Lune.»

Il dédia le texte à Henry Miller (l'écrivain états-unien l'écrivain états-unien qui l'admirait depuis sa lecture passionnée et laborieuse de "Moravagine", et qui était devenu son ami, mais dont le nom fut malencontreusement transformé en «Muller» dans l'édition des "Œuvres complètes" chez Denoël !) : «En souvenir de la dèche qu'il battait à Paris quand je l'ai connu, au début du deuxième tiers du XXe siècle, et pour lui rappeler l'enfer grouillant d'une capitale et ses bas-fonds, dans le désert de Big Sur, Californie (U.S.A.), où il se tient confiné depuis son retour de Grèce en 1940, désert aussi affreux et minéralisé que celui de Nitrie, en Égypte, où les Pères ont inauguré la vie d'anachorète, au IVe siècle, pour tenter l'escalade de Dieu», conduits par SAINT ANTOINE, en l'an 340, à Pispir, lequel solitaire s'écriait dans sa prière : Ô SOLEIL, POURQUOI ME TROUBLES-TU ?»

Hambourg
"Choc en retour"

Texte de 20 pages

«Fin juillet 1943», à Aix-en-Provence, Cendrars entendit le patron du restaurant qu'il fréquentait parler d'un cheminot français qui avait été «volontaire pour travailler pour les Allemands», qui avait vu le bombardement de Hambourg, et qui pensait «qu'il y a plus de 200.000 morts». Cendrars se plaint des restrictions alimentaires imposées par le gouvernement de Vichy, et des stupides directives des «savants en guerre», mais dit son admiration pour le cuisinier qui avait, lui aussi, beaucoup «bourlingué». Le cheminot était «un jeune homme» au «corps d'athlète épuisé», devant connaître «de longs débats de conscience», et qui, Cendrars le soumettant à un interrogatoire serré, expliqua qu'il avait pu «se sauver» en profitant du «désordre» régnant partout en Allemagne, et déclara vouloir rejoindre «le maquis». Cendrars indiqua qu'il connaissait bien Hambourg qui avait été «une ville libre», ses habitants n'étant pas «embochés pour un sou». Il pensait que, si «tout serait réduit en cendres», «ça se saurait» ; mais le cheminot lui assura que «les Allemands ne laissaient rien filtrer de ces nouvelles», et que «toutes les villes y passaient». Cendrars vit dans cette «coventionisation» «le tournant de la guerre». Il refusa l'«ersatz de café» que servait le restaurant, mais continua la conversation «dans l'étroite cuisine» d'où il pouvait observer des «Boches». «Le jeune homme» raconta : «Les avions anglais viennent toutes les nuits. [...] C'est l'enfer... Hambourg n'existe plus...» Cendrars mentionne alors ce que, «aujourd'hui, 1947», il apprend au sujet de ces bombardements par les Anglais, les États-uniens et les Russes. Il revient au cheminot qui, «comme halluciné encore par le terrifiant spectacle», précisa que «son train stoppé en avant de la gare d'Altona avait été volatilisé» ; que «le port n'était plus qu'une mer de feu» ; que «les bombes s'ébattaient comme des joyeux marsouins, l'élément humain comptant pour rien» ; qu'une «immense conduite avait été aspirée d'un bout à l'autre par le souffle brûlant des bombes, la tranchée se refermant comme une mâchoire automatique sur cette horreur» ; qu'il avait été «frappé dans ce spectacle sans nom» par «son aspect de féerie», de «carnaval» car étaient répandues «des feuilles d'argent» dont Cendrars nous indique qu'elles étaient destinées à «brouiller toute détection par radar». Il pressa le jeune homme de partir vers un endroit du Jura où il pourrait dire qu'il était envoyé par «le cousin Blaise».

«Ce soir-là», tandis qu'il y avait une «alerte» et que «les patrouilles allemandes» faisaient respecter le camouflage, Cendrars, ne pouvant dormir, se souvenait de l'Angleterre qu'il avait connue en 1940 alors qu'il y avait été «envoyé à titre de Correspondant de Guerre», constatant que «les Anglais s'apprétaient à subir le choc et à porter un coup terrible en contrechoc» ; qu'«un peuple entier s'attendait à vivre un cauchemar et ne laissait rien percer de ses craintes et de ses espérances». Il

voit en "Alice in Wonderland" la preuve que, en Angleterre, «le pays des contes», «rien n'est impossible» ; que chaque Anglais «cultive sa personnalité à outrance». Il raconte un voyage dans «une tourmente de neige» où il s'était dit, de l'ensemble des mesures prises, «cela tient de la magie des "Mille et Une Nuits"», et où il avait découvert «des centaines de saucisses flottant dans l'atmosphère», puis l'«usine de la défense passive» où on les fabriquait, et les hangars qui étaient d'«immenses ruches en tôle ondulée». Il avait vu «les feux croisés des projecteurs qui tigraient, zébraient le ciel nocturne et faisaient des taches et des ronds de ventouses dégorgeantes, de maladie à vilaine évolution comme un métachromatisme sur la peau d'un léopard anémié et captif». Il s'était extasié devant l'activité du "Ministry of Supply" décrite dans une accumulation de chiffres impressionnantes, cet homme, qui avait une «responsabilité» énorme, restant «très en forme, maître de soi», ayant «un esprit vif», étant «enthousiaste» car il pouvait s'appuyer sur son «directeur des arsenaux», «un ingénieur», un «mathématicien» décidé à «ratrapper le temps perdu à écouter master Hitler vociférer, tempêter et proposer tour à tour à chacun des pays alliés secrètement la paix, pour les lanterner et les avaler finalement l'un après l'autre». Cendrars conclut : «La destruction de HAMBOURG n'était que l'illustration de cette théorie du choc et de son choc en retour.».

Commentaire

Dans ce texte sont mentionnées plusieurs des réalités du temps de la Seconde Guerre mondiale :

-Le cheminot avait répondu à l'appel du S.T.O., le "Service du Travail Obligatoire" en Allemagne qui était organisé par le gouvernement collaborationniste de Vichy.

-Il voulait «rejoindre le maquis», l'ensemble des petits groupes clandestins de résistants français aux occupants allemands.

-Cendrars parle de «coventrisation», bombardement aérien visant à la destruction complète d'une ville, par référence à celui qu'avait subi la ville anglaise de Coventry, par la "Luftwaffe", le 14 novembre 1940.

-La pénurie de denrées alimentaires obligea à recourir à des «ersatz», des produits de remplacement de qualité inférieure.

-L'obligation du camouflage pour échapper aux bombardements aériens par les Alliés explique l'emploi du mot allemand "Licht", qui signifie «lumière». Mais, alors que Cendrars affirme : «C'était exactement la parole de Goethe sur son lit de mort», il faut signaler qu'il a plutôt demandé : «Mehr Licht !» («Plus de lumière !»).

Le tableau de Hambourg bombardé est à rapprocher de celui, plus dramatique encore, que Céline donna dans "Rigodon".

Paris, port-de-mer
"La plus belle bibliothèque du monde"

Texte de 75 pages

1.

Pour Cendrars, le sujet de reportage sur «Paris, port de mer», était ressorti chaque été par les journalistes dont il décrit la routine et l'ennui. Il déclare avoir lui-même «ambitionné d'aller le faire», mais avoir renoncé, découragé à l'avance qu'il était par la paresse des «honorables ronds-de-cuir». Il indique : c'est un «port inexistant dont on parle depuis cent ans» dans «des discours officiels» où sont mentionnées des «sommes astronomiques» qui permettent à «des générations de requins» de «se remplir les poches». Il concède : «Certes, il y a des amores, des ébauches de travaux» ; mais ils sont laissés «à l'abandon» ; d'où des «lieux sinistres» accueillant «tout un monde de clochards venus de Paris». Il aimeraient faire un «film cocasse» avec «cette faune et cette flore de Paris autour d'un sujet aussi sérieux et pathétique et gros d'avenir économique et révolutionnaire», film dans lequel il aurait fait jouer «le grand Jouvet» auquel, «en 1930-1931», «à l'avènement du parlant», il présenta son

projet qui aurait été soutenu financièrement par des «Juifs apatrides parlant à peine français, avec des noms à coucher dehors» ; mais «Jouvet ne croyait pas au parlant».

2.

Cendrars indique que «des bateaux de haute mer» font «la liaison directe entre Londres et Paris» et viennent «s'amarrer» «dans la beauté éternelle de Paris» «dont on reste amoureux pour la vie». Il mentionne des amis anglais qui avaient fait cette expérience, dont l'un était un «damné pochard» [ivrogne] qu'il mena dans le «bistrot» de «la Veuve Moreau» où il voulut goûter à tous les alcools, se demandant «ce que chacune de ces burettes pouvait contenir d'Esprit-Saint», en particulier «une eau-de-feu» qui mit le comble à «cette cuite mémorable».

3.

Cendrars raconte avoir, un jour, suivi sur les quais un écrivain célèbre qui «fouinait dans les boîtes des bouquinistes», un homme «bourru», «taciturne», «bougon misanthrope», «méprisant», un «vieux faune malade» qui «était lépreux», qui «avait l'air d'une gargouille», «un regard désespéré, l'œil animal de la souffrance, de la Douleur de vivre», les lecteurs «attendant mensuellement la flambée» de son esprit «irrespectueux, érudit et philosophique». Étant près de lui, «pour allumer sa curiosité», il parla de la Chine, des «contradictions paradoxales entre les coutumes traditionnelles et les mœurs révolutionnaires apportées par l'américanisation» ; mais, quand il indiqua que, à Pékin, lors du terrible hiver de 1904-1905, «il allumait le chauffage central de l'"Hôtel des Wagons-Lits", avec une collection complète du "Mercure de France" et autres imprimés provenant du pillage du consulat par les Boxers [Chinois insurrectionnels] en 1900», l'autre «s'en alla sans rien dire». Or Cendrars aimait, admirait celui qui était Rémy de Gourmont ; que, sans être de ses «intimes», il ne cessait de citer, l'ayant, «à vingt ans», choisi pour «maître», la lecture de son livre, «Le Latin mystique» ayant été «une date de naissance intellectuelle». L'ayant rencontré à nouveau, il l'emmena au cinéma où il n'était jamais allé. Puis l'écrivain le fit venir chez lui où il était logé à l'étroit, Cendrars se demandant si les écrivains ne le faisaient pas «pour mieux se contraindre d'écrire». Il lui donna son «épine d'Ispahan». Il ne lui adressa pas ses poèmes «par discréction et par un absurde sentiment de pudeur» ; mais, pendant la guerre, sa femme lui remit «les plaquettes» qu'il avait publiées, et Cendrars y voit «le type même de l'offense secrète qui empoisonne lentement la vie de deux êtres» et conduit au divorce. Il fut «très impressionné d'apprendre que Rémy de Gourmont est mort le jour où [il allait] perdre [son] bras, le 27 septembre 1915». Il mentionne que, «en 1935», «le boulanger de Carpentras» qui était aussi un «poète provençal» «visionnaire», avait eu la prescience de son arrivée dans la ville ; qu'il lui récita de ses vers, ses mains étant «comme des oiseaux du ciel venus picorer du grain entre les lignes inégales de sa grosse écriture appliquée de vieil ouvrier» ; comme il «allait prendre sa retraite de boulanger» et qu'«il n'avait pas de fils pour prendre sa succession», Cendrars conclut : «Ainsi tourne la Roue des Choses».

4.

Cendrars se moque des «ignobles ratés de la peinture» qui voulaient «brûler le Louvre», et leur conseille d'attendre «les premières bombes atomiques» qui les frapperont «d'un mal mystérieux, cent fois pire que le scorbut». S'il est effaré par le nombre des livres qui paraissent, il marque son admiration pour les grandes bibliothèques du monde, regrette d'avoir «vu brûler deux fois la bibliothèque de Louvain, en août 1914 et en mai 1940» ; il sait que «la civilisation est périssable» ; il considère que «l'autodafé des livres dans les temps historiques est le produit de l'officialité, de l'intolérance, de l'intransigeance, du fanatisme» ; il se souvient du poète Pierre Reverdy et de «son travail de taupe à la Nationale» [la Bibliothèque Nationale à Paris], ce qui le fait dériver sur «les fameuses taupes de Rémy de Gourmont» dont il parla dans son livre «La Physique de l'amour» qui aurait été brûlé, «en 1910, dans la cour d'un collège à Cambridge ou à Oxford», «par ces hypocrites d'Anglais». C'est parce que les livres aboutissent sur les quais de la Seine que, pour lui, Paris, port-de-mer est «la plus belle bibliothèque du monde». Il se moque de ces «grands dadaïs» d'«officiers d'état-major» qui portèrent des uniformes coupés par la couturière Jeanne Lanvin pour faire la guerre en septembre 1939. Il revient à Reverdy qu'il raille cruellement. Il parle de «la grosse Félicie» qui

tenait un «*bistrot du quai des Grands-Augustins*» appelé "Au Rendez-vous des Mariniers", et qui «est morte en buvant son fonds avec les mariniers, ses amants». Il évoque sa mère qui lui «a appris à lire». Il affirme : «Il faut vivre d'abord. Si aujourd'hui je me dépêche d'écrire c'est que je veux le faire tant qu'il me reste du feu dans l'esprit, car l'âge vient et je veux me libérer des deux, trois bouquins que je porte en moi et que je nourris depuis toujours. [...] J'ai dit que je pensais en avoir pour dix ans.» Il évoque alors «les découvreurs portugais» du «nouveau monde». Reconnaissant «la part du féminin dans l'écriture», il pense que cela «expliquerait la terrible passion dont sont possédés les hommes pour le monde imaginaire».

5.

Cendrars parle de l'«extraordinaire» libraire parisien Chadenat qui «lisait ses livres», qui «tenait boutique pour acheter les livres plutôt que pour les vendre», «les livres les plus anciens et les plus rares». Il «a dû mourir en 1943», mais Cendrars, se trouvant dans «la zone sud», se tenant «prisonnier volontaire dans [son] taudis d'Aix-en-Provence», n'en a rien su. En 1947, il apprit qu'on vendait ses livres «à l'Hôtel Drouot», mais sans rien dire de «l'homme» qui avait été animé d'«une passion qui frisait la frénésie», tout en étant «bourru, pas accueillant», «cacochyme et crachoteux», détestant les Anglais. Il aurait pu se renseigner auprès de son ami, t'Serstevens, qui avait présenté le libraire comme «le seul connisseur» des pirates des Caraïbes, mais il ne voulut pas «empoisonner sa lune de miel» aux Marquises. Cendrars se dit «un homme de cabinet», voué aux «écritures» pour «boucher toutes les issues de [sa] vie» ; il regrette l'absence de ses livres car il a «horreur des citations approximatives». Il revient à Chadenat, le définissant comme «pur. Et sensible comme un thermomètre», pensant qu'il aurait apprécié «l'anglophobie» de Jean La Varende, car «la haine de l'Angleterre était la clé secrète du caractère de Chadenat» qui avait réuni «des milliers et des dizaines de milliers de bouquins» montrant l'expansion anglaise partout dans le monde au détriment de la France ; au passage, il est question «de la fondation de la première église en l'île de Montréal», de la Louisiane, Cendrars, qui en revenait, lui racontant «combien l'influence française y était encore vivante, malgré les Yankees». L'écrivain, voulant compléter le portrait de Chadenat, affirme : «On ne vit pas dans l'absolu. Nul homme n'est coulé d'une seule pièce. [...] Sans contradiction il n'y a pas vie. Le cœur, le corps, l'âme, l'esprit, le souffle, tout peut être en contradiction dans le même individu et jusque dans son entêtement, l'intelligence est en contradiction avec la nature profonde de l'homme. [...] Le monde est ma représentation. [...] Nous ne connaîtrons jamais d'autres traces de vie [...] que ce qui monte à la conscience sous traces d'écriture. [...] Et c'est pourquoi l'écriture n'est ni un songe ni un mensonge. De la poésie. Donc, création. Donc, action. Et l'action seule libère. Sinon, il se forme un court-circuit, l'univers flambe et tout retombe dans la nuit de l'esprit.»

6.

Cendrars décrit «l'antre de Chadenat», dont le nom était "Americana". Il y présentait «des livres, des livres, des livres», «tout un fouillis, un désordre fou» ; mais on n'y trouvait «pas âme qui vive», même si «on devinait une présence énigmatique», avant de découvrir, près du poêle qui créait «une atmosphère de serre», Chadenat qui «crachotait et toussotait» ; qui chassait «les fâcheux, les simples curieux», «les collectionneurs», «les spéculateurs» ; qui «n'aimait pas vendre ses livres» ; qui «se refusait par principe à tout marchandage». Cendrars, qui parle aussi d'Ambroise Vollard [un célèbre marchand de tableaux], salue «les marchands qui font la grandeur du monde et assurent la pérennité de l'art et d'une époque», considère que «les Anglais d'aujourd'hui n'en sont pas exclus», mais que «les Russes n'ont pas ça» et que «les Américains n'en sont encore au stade que du faux luxe et du brillant et des chichis des empaquetages en papier de cellophane», tandis que «la France est hors-rang, en tant que pays, son prestige restant assuré, comme au moyen-âge, par quelques rares et fortes individualités, dans tous les domaines, mais plus particulièrement dans celui de l'intellectualité, de la pourpre sur la fin du monde occidental».

7.

Un des clients de Chadenat était l'ami brésilien de Cendrars, Paulo da Silva Prado, fils d'Anthono Prado qui avait lancé «la monoculture du café» ; qui avait, après «la suppression de l'esclavage»,

organisé l'immigration au Brésil de Blancs puis de Jaunes ; qui avait fait construire des voies ferrées. Paulo da Silva Prado, «agent financier du Gouvernement brésilien», avait signé «avec Paul Claudel les conventions réglant l'entrée en guerre du Brésil aux côtés des Alliés, en 1917», et en avait profité pour «vendre aux armées Alliées les millions de sacs de café accumulés depuis 1914 dans les docks de Santos». Mais cet homme «cultivé, lettré», était un bibliophile qui recherchait «tous les livres ayant trait au Brésil», et s'était donc mis «en rapport avec le savant libraire du quai des Grands-Augustins» ; il avait ainsi obtenu «une édition en fac-similé de l'ouvrage introuvable de Claude d'Abbeville», «La terre du Brésil», «une vue à vol d'oiseau si complète et si profonde et si étendue et si pénétrante», ainsi que «la "Carta al Rey"» du Pète Ancheta où la Croix du Sud [une constellation] fut «relevée alors pour la première fois» (elle «figure dans le drapeau national du Brésil, dans l'orbe, au-dessus de la devise fournie par Auguste Comte, le positiviste, Ordre et Progrès»). Cendrars signale alors qu'il considère que la France, bénéficiant du prestige de sa culture, n'a pas besoin «d'un service officiel de propagande», et il dénonce toutes les marques «de l'américanisation et de la bolchévisation des mœurs», tandis qu'il vante «les orchestres infiniment tragiques des Noirs brésiliens», «cette forme précipitée, syncopée, dansante, accélérée, coulissée, en tam-tam de la fin du monde moderne avec la "batuta" et le "maraca" des bombes atomiques : c'est l'âme de l'Homme invoquant les forces élémentaires de la Nature pour se livrer à la Magie, comme avant le Déluge et l'invention du Péché, quand l'Homme primitif se rendait maître du Feu d'où découle toute civilisation et y retourne, cendres et braises !» Il dit devenir de plus en plus cynique «quand [il se] laisse aller à vouloir [se] juger à travers les autres, ou vice versa, un pessimiste malade de la peste», car, prétend-il, «il ne faut point vouloir juger. On peut à peine comprendre son prochain. En se penchant sur son semblable tout n'est que reflets ou leurre, vu que chaque homme a sa vérité propre et qu'aucune vérité n'est de ce monde.» Il se qualifie de «calender, comme disait Gobineau». Revenant à Paul Prado, le qualifiant de «cosmopolite de grande classe», de «viveur secrètement revenu de tout», faisant preuve d'un «désenchantement ultime», il raconte qu'il demanda à son tailleur londonien de lui couper les vêtements que portait «un passant anonyme» en qui «on reconnaît un Anglais. Un gentleman. Il est habillé comme tout le monde et c'est parfait.» Il évoque «un vieux médecin chinois» longtemps empêché de retourner en son pays à cause des «sales guerres et des sales révoltes» ; il plaint le «pauvre, pauvre, pauvre peuple chinois, depuis la nuit des temps plongé dans le même malheur : l'existence !» ; le médecin l'entretient d'une «maladie assez mystérieuse» dont sont atteints «ceux qui ont été démunis et ceux qui ont mésusé de tout» et dont «depuis quelques décades [sic] on a décelé quelques cas en Occident.»

Commentaire

On remarque les mentions de :

- «cendres et braises» (p.292) qui est une autre allusion de l'écrivain à son pseudonyme ;
- «calender, comme disait Gobineau» (p.293) : dans «L'homme foudroyé», Cendrars s'était déjà qualifié de «fils de roi», de «"calender" selon l'originale définition du comte de Gobineau» ; en effet, dans son roman, «Les pléiades», celui-ci avait appelé ainsi des hommes de qualité supérieure.

8.

Conversant avec Cendrars dans sa «fazenda», Paul Prado lui rappela le propos de Descartes «au début du "Deuxième livre" [du "Discours de la méthode"] : «J'étais alors en Allemagne. [...] Je demeurais tout le jour seul, enfermé dans un poêle, où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées.» Il faisait une chaleur écrasante. Cendrars essayait de soigner Sandy, son chien, «qui avait été mordu par un serpent à sonnettes». Il nous fait part des ennuis conjugaux du «valet de chambre», Augustus, et du «veilleur de nuit», Dongo. Il évoque la nuit, l'arrivée du jour. Il fait part de ses réflexions, à partir de Descartes, sur «cet enchaînement [...] de la physique et de la métaphysique modernes» ; sur le poêle de Descartes et sur celui de Chadenat ; sur Saint-Simon dont il estime les «Mémoires» «plus formidables et beaucoup plus romanesques que "La Comédie humaine"» ; dont il fait son «second maître, après Rémy de Gourmont, pour l'usage des mots et le maniement de la langue, sans rien dire de ses histoires vraies.» Paul Prado, citant Descartes («Lorsqu'on emploie trop

de temps à voyager, on devient enfin étranger à son pays»), demanda à Cendrars s'il n'y avait pas là un «danger» pour lui ; mais il lui déclara considérer que le Brésil «ressemble à la France», affirmant : «Tout est harmonieux chez vous», trouvant des analogies dans les noms de saints donnés aux fazendas comme aux village de France, dans la même conviction d'une «mission désintéressée dans le monde», dans les femmes indiennes qui ont «conquis» les conquistadores (dont il fait un tableau) comme «les femmes celtes» ont assimilé «les Dieux étrangers», les femmes étant «à la base de la civilisation», même les «sorcières dont parle Shakespeare», même si elles étaient «folles et sanguinaires», hystériques. Au passage, il critique «les Anglo-Saxons de l'Amérique du Nord», affirme que «la civilisation des États-Unis est factice et ne peut être que passagère et destructrice [...] malgré ses conquêtes dans l'espace.», voit dans l'Angleterre et la France «les deux seuls pays de l'honneur en Europe». Les deux amis en revinrent à Descartes auquel Cendrars reproche cependant d'avoir «fait un enfant à sa bonne» plutôt qu'à Christine de Suède !

Commentaire

On admire la façon dont Cendrars nous parle du Brésil : «Sur la véranda, je passais souvent la nuit pelotonné dans mon hamac, ne me lassant pas de contempler le ciel fulgurant d'étoiles du Capricorne, écoutant la respiration tropicale de la nuit, les soupirs venant du profond de la forêt vierge, le grelot égaré des ophidiens "fuero do matto" comme celui intermittent d'une bicyclette perdue, le zézaiement et le bourdon des milliards d'insectes inconnus, un écho tout proche dans une des écuries de la fazenda, ruée furibonde d'un cheval ou brame équivoque d'un mulet, les rapaces nocturnes rasant les toits ou venant se poser sur une clôture en déchirant leur vol de velours, ou, dans un long froissement d'étoffe, enfin un peu de brise dans les feuilles en carton des eucalyptus.» - «Au petit jour, [il y avait] le réveil assourdissant des perruches et le glapissement réjoui des singes qui saluaient de mille gambades le premier rayon du soleil levant.»

S'il parla des «histoires vraies» de Saint-Simon, c'est qu'il en fut lui-même un amateur, et donna d'ailleurs ce titre à un de ses recueils de textes.

Celui dont on a constaté la misogynie se fit ici un admirateur des femmes !

9.

Cendrars indique : «En fin d'année, nous avions coutume, Paul et moi, de nous adresser des "Christmas-Cards"». Une année, il ajouta «en "post-scriptum"», une longue protestation contre la destruction du café à laquelle on procédait pour obtenir «la stabilisation des prix», et il proposait qu'on le transforme, qu'on le cède par «le troc et l'échange», qu'on le distribue gratis. Son message fit sensation. Paul Prado donna sa démission. Les deux amis n'allait plus se voir. Il signale que, «de 1929 à 1934», on a brûlé «50 millions de sacs» de café ; que «la dernière guerre» fut une «torréfaction» des «populations civiles» ; qu'«on s'apprête à mettre le feu à la planète comme on torréfie un grain de café». Il constate : «Ainsi va le monde / Absurdité sur absurdités. / On a honte. Peut-on se consoler en se disant que la Terre tourne?», ce que fait Raymone [la femme aimée par Cendrars]. Il considère que «la vie des saints aussi est un tissu d'absurdités», et évoque Jacopone, moine franciscain du XIII^e siècle, qui avait été mis en prison par le pape. Il termine par une réflexion sur «les mathématiques pures» dans lesquelles il voit «une mystique» en les opposant aux «mathématiques appliquées» qu'il juge dangereuses.

10.

Cendrars annonce avoir à Biarritz, «chez l'Indienne» dont la maison est décrite, «brûlé de vieux livres espagnols [...] dont des douzaines et des douzaines de catéchismes inutiles et des livres périmés de prières». Il indique que «la chère femme était très âgée» ; qu'elle aurait «pu être [son] arrière-grand-mère». Elle s'était mise à parler de «la vieille maison de La Paz» ; de sa mère et de ses servantes chantant «en quéchoua» ; de son père qui descendait rarement des «lointaines plantations» pour aller jusqu'à «la côte du Pacifique», avec de riches «caravanes» où se trouvait en particulier «un vieux péon apostolique» perdu dans les «bas-pays», «la vieille maison étant alors en fête», ses filles admirant cet homme hardi ; de son enfance avec ses sœurs ; du mariage qui lui avait permis de

«mener cette vie étourdissante et vide qu'octroie une grande fortune», en constatant que «le monde, et plus il est grand, c'est le triomphe de l'égoïsme». Cendrars, ne voulant pas se faire «le barde de l'épopée de cette famille», souhaitant que cela soit fait par «un garçon simple et ignorant», se contente d'«un unique épisode» en donnant la parole à l'Indienne qui conte que son grand-père, ayant fait un coup d'État, déclara la guerre au Royaume-Uni, et remit à l'ambassadeur «un atlas scolaire dans lequel l'Angleterre et toutes les possessions britanniques dans le monde avaient été effacées», anecdote qui plut beaucoup à Chadenat.

Commentaire

Il faut signaler que «l'Indienne» est la femme qui, dans *“L'homme foudroyé”*, est appelée Paquita ; il faut aussi remarquer qu'aucune allusion n'est faite ici à une origine gitane. Si elle était la «vieille et chère amie» de Cendrars, il ne lui épargna pas sa misogynie, la montrant «faisant de la neurasthénie larvée ainsi que toute femme qui se fane et sent se flétrir sa beauté, ce drame muet à retardement et à plusieurs épisodes» (p.308).

On remarque la description du «vol éblouissant des colibris baise-fleurs, cet émerveillement des yeux et de la raison, qui paraît être cousu sur place tant le battement des ailes est ultra-rapide, et l'oiseau file en étincelle solaire, aura vibrante de la lumière, pupille, flèche de l'arc-en-ciel» (p.307).

Si le texte est une narration faite par Cendrars, elle devient subrepticement, pages 313 et 314, celle de l'Indienne !

11.

Cendrars raconte avoir, «à la Mazarine» [bibliothèque à Paris], copié d'*«épais romans de chevalerie»* pour remettre ces textes à Apollinaire «qui se bornait à y pratiquer des coupes sombres» avant de les apporter à l'éditeur de la *«nouvelle collection de la “Bibliothèque Bleue”»*. Mais il se plaisait à contempler *«un bois gravé en pleine page représentant “Fortunatus à cheval, avec sa Bourse et son Chapeau”»* qui lui rappelait ses chevauchées avec Rogovine et le trafic auquel ils se livraient (d'où toute une liste !), qu'il trouvait «passionnant, prenant, intéressant, amusant», mais qui ne l'empêchait pas de préparer son *«bachot»* [le baccalauréat, bien que, en Suisse, on parle plutôt de «maturité»] et ses *«examens, sciences et lettres»* pour entrer en médecine, et de prendre sa *«dose»* d'*«imprimé»* car il fait partie des *«lecteurs assidus»*, ce qui le fait se demander *«si la Terre qui tourne n'est pas qu'une rotative de presse à imprimer»*. Pour lui, la lecture permet de *«se déplacer dans l'espace»* sans danger, de *«pénétrer sans grand effort dans la peau d'un personnage»*, mais rend difficile le retour à la vie réelle, les lecteurs invétérés étant comparés aux prisonniers que, en Orient, on empêchait de marcher normalement. Avaient ainsi besoin d'une bibliothèque Chadenat, Rémy de Gourmont, Paul Prado, t'Serstevens et enfin lui-même qui a *«le sadisme de vouloir épouser un auteur»* (il cite Goethe, Kipling, Dostoïewsky [sic], saint Jean-de-la-Croix, Jack London, Zola, Balzac, Villon). Il statue : *«C'est de la folie»* car *«il n'y a pas de fin à la lecture»*, et ces plongées *«dans l'imaginaire»* font des livres *«la seule réalité»*. Il affirme qu'Apollinaire lui a consacré *«une chronique entière»* de sa série d'articles *“La Vie anecdotique”* intitulée *‘L'Errant des bibliothèques’*, sans écrire son nom. Il déclare que ses lectures lui ont permis de donner des conférences au Brésil. Il parle de la *«petite bibliothèque portative»* qu'il avait dans sa voiture. Il indique que *«ce n'est que vers la cinquantaine»* qu'il a *«réussi à mettre un frein à cette folie»*, et que *«ses derniers bouquins»* ont été pillés en juin 40 ; d'où de nouveau ce rappel : *«cendres et braises !»*.

Commentaire

Il est remarquable que l'aventure initiatique et l'arpentage du monde conduisent à un éloge éclatant des magies de la lecture.

Signalons que, au lieu de «coupes sombres», on devrait avoir «coupes claires» car celles-ci enlèvent beaucoup d'arbres, ce que ne font pas les «coupes sombres» ! Cendrars allait faire la même erreur dans *“Le lotissement du ciel”* (p.384)

12.

Cendrars évoque une femme qui lui a dit n'avoir «rien compris» à ses livres ; puis Berthe, une «employée du métro» auvergnate qui perforait les billets mais tenait à «conserver son œil sur le roman qu'elle était en train de lire» sans se soucier du nom de son auteur ; enfin, sa sœur, Josette, qui, dans une autre station, avait le même comportement, ce qui entraîne Cendrars dans une réflexion sur les paysans se retrouvant à Paris et «se réfugiant d'instinct sous terre» ; il indique qu'il a fourni à ces deux femmes des romans de Mauriac, Maurois, Montherlant, Morand, Proust, ainsi que «tous les candidats au prix Goncourt ou à celui des Deux-Magots». Il signale la mémoire bibliographique extraordinaire de Chadenat qui lui donna cette explication : «Je suis relié comme par une membrane à chacun de mes livres». Et il signale qu'Ambroise Vollard l'était aussi à ses tableaux. Apollinaire aussi aurait eu une «mémoire bibliographique phénoménale» puisqu'il qui aurait été capable de «faire la recension d'un livre» sans le lire, ce qui amène Cendrars à parler de leur dernière rencontre «au printemps 1917». Il passe à «un tout autre type», son «avoué» dans son «affaire de divorce» qui «collectionnait les vieux rouleaux de dictaphone», d'où une digression sur «tous ces grands bonshommes du commerce et du négoce» qui «devaient être des sordides protestants». Puis il mentionne «un autre type de lecteur [...] également un avoué», qui avait acquis une «chasse» en Sologne, mais ne chassait pas, lisait «toute la journée et toute la nuit», s'étant «découvert une passion pour le roman policier».

13.

Cendrars indique que, dans "Catherine de Médicis", Balzac avait avancé que les rois de France auraient dû placer «la capitale du royaume sur les bords de la Loire» plutôt que «dans le bassin de la Seine». Il fit part de cette idée à Chadenat qui objecta que les Anglais auraient «remonté la Loire» et «bombardé Tours ou Blois». Des digressions sont alors faites sur des défauts de Balzac, puis sur Saint-Simon, enfin sur Liszt. Au passage, Cendrars stipule : «L'homme est trop petit / Il faut vivre.»

14.

«La musique. / Le grand jeu des orgues. / L'esprit souffle où il veut... / J'écoute / Je ne souffle mot.»

Commentaire sur "Bourlinguer"

En 1947, Cendrars reçut la proposition de l'éditeur d'art René Kieffer de participer à un album où chaque texte devait être accompagné d'une gravure de Valdo Barbey, peintre et décorateur français d'origine suisse, comme lui ; il s'agissait de parler de dix-huit ports, dont la liste le sidéra et le transporta car s'y trouvaient en particulier Naples, New York, Anvers. Il commença à rédiger des textes qui, bientôt, devinrent évidemment tout autre chose, autant de points de départ à des évocations de vifs souvenirs. Le développement considérable de certains ("Gênes", "Paris, port-de-mer") entraîna l'abandon de la commande, la transformation du projet, et, finalement, la création d'une œuvre uniquement littéraire.

Comme on l'a vu, le livre fut organisé comme un voyage à travers une succession d'escales où on peut remarquer l'absence de celle de New York qui fut pourtant pour lui essentielle. Mais ce voyage en est un aussi à travers la vie d'un homme qui, animé par le goût de l'aventure, de la découverte et de l'exaltation du monde, sans cesse, courut la planète, se remplissant d'impressions, telle une éponge. Il a donc pu composer un chant d'amour aux ports, dont on admire les descriptions.

On trouve dans ce livre le meilleur exemple de cette reformulation du temps que rechercha Cendrars dans cet écheveau de la mémoire réinventée qu'il dévida avec une belle ardeur. Ici, le temps n'est pas ressuscité, il est déformé, concassé, disloqué, aboli et réinventé. L'auteur se déplace librement et sans entraves dans cette matière nouvelle. L'aboutissement en est peut-être le merveilleux chapitre intitulé "Gênes", où Cendrars est d'abord, enfant, à Naples, jouant devant la tombe de Virgile, puis adulte ivre dans les rues de Paris au bras de Modigliani, marin arrivant à Gênes, porteur de l'épine d'Ispahan, sans qu'il n'y ait besoin de transition ou de pont.

Toutefois, aux chroniques de voyages, se mêlent, pour mieux construire une légende, des affabulations qui sont les fruits d'une imagination excessive, l'imaginaire se mêlant au réel de façon inextricable.

Dans cette suite de textes qui sont sans lien apparent, qui forment un mélange complexe de reportages et de souvenirs personnels, dont certains sont accompagnés de "Notes (pour le Lecteur inconnu)", Cendrars fit vivre une pluralité de personnages très vivants, saisis dans leur vérité, dans leur capacité innée à faire flamboyer la vie, mais au rôle éphémère, certains étant présentés comme des héros tandis qu'il redonna aussi de la grandeur aux plus petits.

Il se montra critique face à la montée du progrès essentiellement technique, et, surtout, il exprima son pessimisme sur l'état du monde à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, les textes ayant été écrits en 1946 et 1947.

Surtout, il donna une leçon d'humanité. S'il avait une vision fragmentaire et comme éclatée de la vie, dont il montrait la brièveté et la douloreuse caducité, éprouvant l'angoisse d'être au monde, une impression de ballottement, d'amertume, il était hanté de questions fondamentales. Si cet homme passionné était meurtri, il considérait que, la vie et le monde allant de l'avant, «*il ne faut jamais revenir au jardin de son enfance qui est un paradis perdu, le paradis des amours enfantines !*» (p.88), même si y revenir c'est tenter de «*retrouver son innocence*» ; or cette innocence, il l'avait perdue très tôt, et en était resté un contemplatif qui, luttant comme un boxeur contre un adversaire furieux, est lardé de cicatrices : «*On ne les voit pas toutes et il n'y a pas de quoi en être fier*» ; qui affirme : «*Je veux vivre et j'ai soif, toujours soif*» - «*Il faut aimer les hommes fraternellement*», et vivre avec exubérance car «*la folie est le propre de l'homme*».

Alors que la première et la dernière phrases sont : «*Je ne souffle mot*» (p.13 et p.329), on a vu que, à son habitude, Cendrars déploya, avec son insolente liberté de composition, en usant et abusant de longues et étourdissantes énumérations, en se permettant nombre de digressions parfois énormes, toute sa verve, toute sa verbosité, produisant assez facilement des phrases qui font près d'une page. La narration est toujours rapide, animée d'un souffle puissant, d'où certaines maladresses dans le style qui n'a d'ailleurs jamais rien d'académique, mais où la poésie affleure constamment : un port, c'est un peu comme «*un navire qui peut vous mener partout*» ; il s'y trouve «*des phares qui scintillent comme une lampe dans un cercle de famille*» ; c'est en quelque sorte «*une bouteille sans millésime*».

Avec "Bourlinguer", Cendrars a publié, sous ce titre qui sonne comme une devise, un de ses plus grands livres. Il fut saluée par la presse et par le public. Grâce à l'évidence entraînante du mythe qu'il créa, il allait être désormais le bourlingueur de la littérature française. Le mot «bourlinguer», qui lui a vite été associé, pourrait d'ailleurs suffire à résumer sa vie et son œuvre.

Le livre fut dédié à t'Serstevens, le «*plus ancien copain des Lettres*» de Cendrars qui l'avait rencontré en 1913, dans l'atelier de Robert Delaunay, un écrivain touche-à-tout, lui aussi grand voyageur.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com